

DOPAMINE #01

CULTURE DROGUES ET SOCIÉTÉ

JANVIER 2019

DOPAMINE #01

JANVIER 2019

DOPAMINE est une revue numérique mensuelle, tout public, dont les articles sont disponibles en continu sur le site. La plupart sont réservés aux abonnés qui reçoivent tous les mois la revue au format PDF. Cette parution s'adresse à tous ceux qui veulent satisfaire leur curiosité et approfondir leurs connaissances, leur regard et réflexion sur la thématique des drogues et addictions, et leurs représentations. DOPAMINE présente, chronique et décrypte un ensemble de références piochées dans l'actualité culturelle : essais, romans, récits de vie, films, séries, vidéos, revues, enquêtes, rapport ou autres documents... Chaque article propose en complément, pour aller plus loin, des liens vers des références récentes ou plus anciennes.

DOPAMINE est une revue publiée par l'Association DROGBOX dirigée par Thibault de Vivies : rédacteur et administrateur du site. S'abonner à la revue permet de soutenir l'association dans son travail de veille, de relais et de rédaction.

Abonnement individuel : 15 euros / an (12 numéros)

Abonnement collectif (structures, associations,...) :

30 euros (- de 10 salariés) / 45 euros (+ de 10 salariés)

Renseignements et abonnement sur le site www.revuedopamine.fr



Image couverture Numéro #01 : Fotolia

Sommaire

Une dernière mise à jour des articles a été réalisée le 31 janvier. Des corrections orthographiques ont été faites, sûrement pas suffisantes et nous nous en excusons d'avance.

L'offre et la demande

A propos d'une série d'entretiens en quatre épisodes diffusés sur les ondes de France Culture : *Les marchés de la drogue*

Sangria et compagnie

A propos du film de Gaspar Noé sorti en DVD : *Climax*

Tata 305 kilos

A propos du film de Clint Eastwood : *La mule*

Au même moment...

A l'occasion de la publication dans le magazine Challenges d'un dossier en quatre parties : *L'incroyable business du cannabis*

Monsieur Dégoûtant

A propos du roman de Jean Beagin paru aux Editions Buchet-Chastel : *On dirait que je suis morte*

Repérages colombiens

A propos du récit de Caryl Ferey paru dans le numéro dix du magazine Longcours : *Colombie, année zéro*

Recherche *Ponce* Désespérément

A propos du film de Peter Hedges : *Ben is back*

Au même moment...

A l'occasion de la publication dans le journal Mediapart d'un article de Brendhan Kemmet : *Stups, indics : les policiers et magistrats*

Excuse de minorité

A propos de l'enquête de Romain Capdepon paru aux Editions JC Lattès : *Les minots - une enquête à Marseille*

Etat d'urgence

A l'occasion de la lecture, suite à l'exposition Basquiat à la fondation Louis Vuitton du récit de Jennifer Clement paru aux Editions Christian Bourgeois : *La veuve Basquiat*

Au même moment...

A l'occasion de la publication dans le magazine Antidote (excess hiver 2018-2019) d'un article de Sofinan Aissaoui : *Smart drugs : et si les pilules nous rendaient plus intelligents ?*

Quatre marches et plus...

A propos de la bande dessinée de Stéphane Louis et Véra Daviet parue aux Editions Grand Angle : *Mon père ce poivrot*

Mobilisation générale

A l'occasion de la publication officielle du *Plan de mobilisation contre les addictions* de la Mission interministérielle de lutte contre les drogues et les conduites addictives

Braquage vinicole

A propos du roman de Céline Minard paru aux Editions Rivages : *Bacchantes*

Au même moment...

A l'occasion de la publication dans le journal Le Monde d'un article de Clément Guillou : *La Russie continue de narguer l'agence antidopage*

14 ans, âge mû, âge bête

A propos du film de Yann Demange : *Undercover - Une histoire vraie*

Cité DOPAMINE #01 (Fiction)



ÉDITO

Certaines représentations ont la vie dure... La revue DOPAMINE est née de ce constat. Cette thématique des drogues et addictions véhicule encore beaucoup d'informations imprécises, voire erronées, et d'idées reçues qui peuvent encombrer une approche pragmatique des problématiques en jeu, et empêcher d'avoir le recul suffisant pour un accompagnement parfois nécessaire... Si DOPAMINE a décidé de prendre appui sur l'actualité culturelle, c'est que notre société est imprégnée de cette thématique, et qu'il y a bien longtemps que les médias culturels explorent le sujet avec plus ou moins de bonheur... DOPAMINE veut passer le relais en présentant un certain nombre de références littéraires (essais, récits de vie et romans), cinématographiques (fictions et documentaires), et journalistiques (revues, enquêtes, dossiers, articles), références à collectionner et à diffuser... La fiction prend beaucoup de place dans la revue car elle nous semble souvent pouvoir éclairer la réalité des usages et des trafics en s'installant au plus près... Lancer une revue est bien entendu une aventure stimulante, même si nous connaissons la difficulté de l'inscrire dans le temps. C'est probablement l'intérêt des lecteurs qui en décidera. Nous avons décidé d'une formule uniquement numérique pour des raisons économiques mais aussi pour faciliter la diffusion. Bien entendu, une revue en PDF circule librement et facilement, mais nous tenons à vous sensibiliser au soutien financier que représente pour notre structure un abonnement payant. Nous avons tenu à ce qu'il reste abordable afin d'être accessible à toutes et à tous...

Bonne découverte de cette revue DOPAMINE.

Thibault de Vivies

(Image d'illustration : Fotolia)



L'OFFRE ET LA DEMANDE

A propos d'une série d'entretiens
en quatre épisodes diffusés
sur les ondes de France Culture
Les marchés de la drogue



Qui aurait pu imaginer que les Occidentaux se battraient au milieu du XIX^{ème} siècle pour que le commerce d'une drogue emblématique, l'opium, classée depuis dans la liste des stupéfiants, prospère ? L'opium, cette substance psychoactive dont l'image dégradée avec le temps conduira quelques décennies plus tard les mêmes pays à mettre en place, sous commandement américain, une prohibition glo-

balisée, qui entraînera dans sa folie répressive un certain nombre d'autres psychotropes. Cette prohibition est encore d'actualité aujourd'hui, mais ne date finalement en occident que du début du XX^{ème} siècle. L'histoire agitée des "marchés de la drogue", sujet que nous propose cette série radiophonique animée par Tiphaine de Rocquigny, commence donc avec cette substance extraite de la fleur du pavot somnifère, et dont on extrait, entre autres, la codéine et la morphine à partir de laquelle on fabrique l'héroïne, drogue tout aussi emblématique des représentations qui se sont construites autour des stupéfiants et de leurs consommateurs.

Le premier épisode de la série s'appuie sur un entretien avec Xavier Paulès, historien spécialiste de la Chine et de l'opium, qui sait nous raconter, à l'oral comme à l'écrit, les guerres menées par l'empire Britannique pour permettre au commerce de ce produit de s'étendre sur le territoire chinois, territoire dont les autorités en place tenteront, à l'inverse, de protéger contre cette invasion psychotrope... Cela commence au 17^{ème} siècle quand l'Empire Britannique, pour équilibrer sa balance commerciale avec la Chine, décide avec succès de vendre au Chinois un opium provenant d'Inde. Cette résine du pavot faisait partie de la pharmacopée traditionnelle chinoise depuis la fin du premier millénaire, mais était pourtant illégale en Chine au 17^{ème} siècle... Canton, était au début du 18^{ème} siècle le seul port ouvert à la Compagnie des Indes Orientales, régie d'Etat. Il voit son monopole sauter en 1833, ce qui permet aux Britanniques de diffuser plus largement l'opium sur le continent chinois. Mais l'empereur ne voit pas cela d'un bon oeil et décide pour des raisons plus économiques que sanitaires de prendre des mesures légales

**« C'est un substance
extrêmement coûteuse
à cette époque.
C'est un commerce
de luxe. »**

Xavier Paulès

draconiennes et faire saisir systématiquement toute livraison, et poursuivre tout consommateur passible alors de la peine de mort.

La première guerre de l'opium fut déclarée en 1839 suite à la destruction de plus de vingt mille caisses de produit (chacune pesant 30 kilos) à Canton. L'orgueil des deux nations fera le reste à une époque où les rapports diplomatiques entre la Chine et l'Empire britannique sont quasi inexistantes... Après trois ans de guerre, qui verra l'armée chinoise perdre batailles sur batailles, le traité de Nankin est signé en 1842. Ce traité oblige

**« L'opium est toujours
considéré en Chine
comme une drogue
éminemment
étrangère. »**

Xavier Paulès

la Chine à ouvrir un peu plus son territoire aux importations britanniques. Cinq nouveaux ports sont accessibles, dont celui de Shanghai et de Hong Kong. Mais étonnamment il n'est pas fait mention dans ce traité de paix de l'opium qui reste donc prohibé en Chine. Pour ménager la susceptibilité chinoise concernant le commerce de ce produit très mal considéré par les autorités, les marchands Britanniques stationnent au large des ports, et des petites embarcations viennent récupérer la cargaison pour la distribuer par la suite sur le continent chinois...

Mais bien entendu l'objectif des Britanniques est, à terme, que l'opium soit enfin officiellement légalisé. Il faudra attendre qu'une deuxième guerre soit déclarée sous un faux prétexte en 1856 pour que les Britanniques obtiennent enfin, avec l'aide des Américains et des Français, qu'un traité tout aussi déséquilibré que celui de Nankin soit signé en 1860. Ce traité permet aux Britanniques de récupérer quelques ports de plus pour développer leur commerce, mais aussi d'atteindre le Saint Graal, à savoir la légalisation de l'opium... Des derniers accords, plus équilibrés eux, fruits cette fois-ci de la diplomatie en marche, seront signés en 1876, avec l'idée de taxer l'opium à son entrée en Chine. Nous entrons alors dans ce que nous pourrions appeler une légalisation contrôlée de l'opium, légalisation que les pays occidentaux remettront en cause au début du 20ème avec une prohibition suggérée avec force par les Américains à l'ensemble des pays de globe... L'opium fut donc à la fois le fer de lance d'une légalisation contrôlée, mais aussi celui d'une prohibition

plus contrôlée encore quelques décennies plus tard, et ce à grand renfort d'organismes de contrôle et de sécurité, et de brigades d'intervention...

Le deuxième épisode de cette série radiophonique nous ramène au début de 21ème siècle, et nous propose un décryptage du marché actuel des stupéfiants en donnant la parole à Christian Ben Lakhdar, maître de conférences en économie à l'université de Lille 2, et Fabrice Olivet, directeur de l'Association ASUD (auto-support des usagers de drogues). Les chiffres disponibles en termes de production, de distribution et de consommation permettent de mieux comprendre une part des articulations entre l'offre et la demande. L'épisode se concentre un peu plus sur le marché du cannabis, produit en provenance essentiellement, en ce qui concerne la résine du moins, du Rif Marocain et, en ce qui concerne l'herbe, de la Belgique et des Pays-Bas, même si l'autoproduction en France est en hausse ces dernières années... Il est important de noter que ce marché du cannabis repose sur un système ultra-capitaliste pyramidal qui permet à la tête du trafic de récupérer le maximum des parts du gâteau sur le dos des coupeurs, guetteurs, rabatteurs, vendeurs de rue. Ces petites mains du trafic entrent dans ce milieu du trafic en ayant conscience des inconvénients d'un positionnement qui en même temps leur offre ce peu d'opportunités dont certains disposent réellement dans le marché légal, au vu d'un parcours scolaire souvent chaotique ou d'une stigmatisation due à leur appartenance communautaire (Lire un des articles de la revue, titré *L'excuse de minorité*),... Ce deal de cités, que l'on peut associer, en bas de l'échelle du trafic, à une économie de subsistance, souffre bien entendu d'une pression policière autrement plus importante que le deal de proximité entre amis ou voisins, moins stigmatisé lui, et entrant dans une économie plutôt de complément... Même si les marchés de rue ont encore de beaux jours devant eux, le "Dark Web" est aussi un lieu où la vente de stupéfiants peut récupérer des parts de marché avec des saisies de drogues par colis postaux en augmentation. Mais ce marché parallèle concerne essentiellement des produits de synthèse.

**« La société vous dit
de consommer. Si tu
veux être, consomme.
Pour consommer
il faut de l'argent.
Ben il est où l'argent ?
Il est juste là. »**

Christian Ben Lakhdar

**« Aux Etats-Unis,
"La drogue", le "fléau"
de la drogue, inventé
comme étant un
monstre qui fonctionne
par lui-même,
se trouve plaqué sur
la couleur noire... »**

Fabrice Olivet

Quelles sont alors les réponses de l'état face à cette constante d'un trafic qui ne faiblit pas ? "La guerre à la drogue" lancée par Richard Nixon à la toute fin des années 60 pour lutter en sous-main contre l'émergence de revendications de droits dans la communauté noire américaine, a fait des dégâts dans cette même communauté alors stigmatisée pour ses usages et victime d'une incarcération de masse. Certains mythes liés à la dangerosité des drogues, au "fléau" auquel il est souvent associé, et aux populations concernées par l'usage et surtout le trafic, naîtront à ce moment-là et proliféreront par la suite... La France a suivi le même mouvement de lutte acharnée contre cet usage et ce trafic de drogues avec une stigmatisation grandissante des populations issues de l'immigration en raison de leur appartenance communautaire. Une lourde épidémie d'overdose d'héroïne dans les années 70 a décimé la jeunesse de ces communautés abandonnées à leur problématique sanitaire, sans accompagnement aucun.

C'est plutôt la répression qui s'est abattue sur ces cités où dealers et usagers ont été poursuivis sans commune mesure... Fabrice Olivet défend l'idée de statistiques ethniques, interdites sur notre sol alors qu'elles sont autorisées outre-Atlantique, statistiques qui permettraient de mettre en évidence le poids de cette stigmatisation inhérente à cette "guerre à la drogue"... Bien heureusement les politiques de prohibition responsables de cette répression vaine mais durable, battent de l'aile aujourd'hui, et beaucoup de gouvernements commencent à penser ou à mettre en place de nouvelles politiques tendant finalement vers plus de prohibition des drogues aujourd'hui légales, mais plus de légalisation des drogues aujourd'hui illégales.

Les Etats-Unis, après avoir lancé une guerre inefficace contre les drogues et les "drogués", font désormais machine arrière et sont à l'origine d'une vague de légalisation du cannabis à usage récréatif qui a atteint une dizaine d'états désormais et s'est même propagée très récemment au Canada. Le business du cannabis à usage thérapeutique, déjà bien implanté lui en Amérique du nord, peut désormais prospérer sur le versant récréatif

de la plante... Dans le troisième volet de la série radiophonique, la sociologue Ivana Obradovic, directrice adjointe de l'Observatoire français des drogues et des toxicomanies (OFDT), nous explique quelles ont été les motivations de cette légalisation dans les états qui l'ont adoptée, sachant que le nombre augmente mais que l'Etat fédéral reste lui opposé à toute forme d'assouplissement de la législation. C'est la différence fondamentale entre les Etats-Unis et le Canada qui lui a franchi le pas au niveau fédéral avec une loi entrée en vigueur en octobre dernier et prenant appui sur une opinion publique largement favorable car sensibilisée à la protection des mineurs et aux enjeux économiques. C'est la différence avec l'Uruguay, petit pays d'Amérique du Sud et précurseur sur le continent latino-américain. Il a lui adopté une loi de légalisation mais contre une opinion publique majoritairement défavorable. Une des différences avec les systèmes de légalisation nord-américain, tient aussi à un contrôle plus important de la distribution prise en charge en grande partie par l'état lui-même et non par des entreprises privées. L'objectif étant avant tout de promouvoir la santé des consommateurs, notamment des plus jeunes. Malheureusement cette réforme a mis du temps à se mettre en place. Deux entreprises ont été désignées pour produire le cannabis du marché légal, mais les pharmacies ont du mal à accepter de vendre un produit encore diabolisé. Heureusement, les "cannabis sociaux clubs" peuvent prendre le relais. Mais attention, si l'offre nationale ne suit pas la demande, le marché noir risque de prospérer... Les niveaux de taxation du cannabis vendu sur le marché légal, que ce soit en Uruguay, aux Etats-Unis ou au Canada, comptent bien entendu beaucoup aussi dans le développement parallèle de ce marché clandestin.

Aux Etats-Unis, sur les dix états qui ont légalisé, neuf l'ont fait suite à un référendum, et un seul, le Vermont, l'a fait pas voie législative. Cette légalisation de l'usage récréatif risque fort de s'étendre dans d'autres états justement par cette voie législative et donc sans passer par des référendums... Si au Canada et en Uruguay l'effort financier souhaite être mis sur la prévention, dans le pays de l'oncle Sam, les intérêts pécuniaires privés priment sou-

« Il n'y a pas eu de hausse de la consommation chez les mineurs. Il y a même eu plutôt une baisse, au Colorado et dans l'état de Washington... »

Ivana Obradovic

vent, sans caricaturer à outrance, sur toutes autres considérations. Des licences d'ouverture de cannabis shops sont accordées en nombre pour que le marché reste concurrentiel et ne voit pas de monopoles s'installer et de grosses firmes reprendre à leur compte l'ensemble d'un marché dont l'idée est qu'il profite à tous, consommateurs comme vendeurs. Au

**« Ce marché gris
(celui des ordonnances
de complaisance),
a été alimenté par
un afflux d'usagers
récréatifs... »**

Ivana Obradovic

Canada, de grands trusts se sont déjà imposés sur le marché du cannabis thérapeutique, et de nouveaux acteurs, alcooliers et fabricants de tabac, se positionnent petit à petit sur celui du cannabis à usage récréatif.

Ivana Obradovic rappelle qu'une trentaine d'états avaient déjà légalisé le cannabis à usage thérapeutique aux USA, porte ouverte alors à des prescriptions de complaisance pas assez contrôlées. Ce marché gris manquait de régulation et n'était pas favorable aux patients qui pouvaient alors être victimes de pénuries ponctuelles. La sociologue préfère d'ailleurs elle parler de cannabis à usage "médical", plutôt que "thérapeutique", pour bien faire la distinction entre un produit qui soulage des douleurs et un produit qui guérirait des maladies. Bien entendu, la recherche ne peut avancer dans ce domaine que si une légalisation est en place et que des expérimentations sont autorisées, comme l'a préconisé d'ailleurs récemment en France un rapport de l'Agence Nationale de Sécurité du Médicament (ANSM).

Le bilan de ces tentatives de légalisation, notamment en Californie et au Canada, plus récentes que les autres et où les niveaux de population sont plus élevés, est à observer de près puisque nous avons affaire à des marchés émergents touchant un nombre considérable de consommateurs potentiels. L'aspect économique ne pourra pas être dissocié des aspects sanitaires, sociaux et sécuritaires, tout aussi importants... Si la France devait passer le cap un jour, il sera bien entendu important de tirer les enseignements des expériences étrangères et de réfléchir alors au meilleur modèle pour notre pays, sans faire de copier-coller aveugle.

Dans le quatrième et dernier volet de cette série, la parole est donnée à deux acteurs importants de la réduction des risques en France, Anne Coppel, présidente d'honneur de l'Association française pour la réduction des risques (AFR), et Vincent Benso, membre de Technoplus (Association de réduction des risques en milieu festif). Les deux sociologues nous parlent du positionnement des gouvernements successifs, et des mouvements qui sont nés en réaction aux politiques prohibitives, un premier mouvement étant lancé par exemple en 1976 avec "l'appel du 18 joints". L'idée étant alors de défendre au moins la dépénalisation de l'usage... La réduction des risques est née de ce désir d'accompagner les consommateurs plutôt que de les poursuivre, et de limiter ainsi les dégâts liés, entre autres, aux infections virales. La remise en vente libre des seringues en 1987 (vente libre interdite par une loi de 1972) et les politiques de prescription des traitements de substitution au milieu des années 90, ont permis de "limiter la casse" (nom d'un mouvement lancé par Anne Coppel en 1993). Il faudra attendre une loi de santé de 2004 pour que la politique de réduction des risques soit officiellement inscrite dans les textes et permette de stabiliser les structures d'accompagnement, de réduction des risques et de soins.

L'approche des gouvernants français reste souvent malheureusement idéologique, ce qui creuse l'écart avec d'autres pays européens beaucoup plus pragmatiques et donc plus avancés en termes de politique publique sur cette thématique des usages de drogues et addictions. Le Portugal a par exemple dépénalisé l'usage de toutes les drogues (d'autres pays européens s'étant contenté de la dépénalisation de l'usage du cannabis) et a observé alors une baisse des consommations problématiques et de l'exclusion... En France il a été voté récemment une loi de contraventionnalisation de l'usage qui s'ajoute donc légalement aux sanctions potentielles d'emprisonnement. Les deux sociologues défendent eux une légalisation contrôlée des drogues pour que les fonctions sociales, thérapeutiques ou hédoniques des usages, souvent tués, ne soient pas englouties par des dommages potentiels qu'il ne

**« C'est la prévention
qui limite
les consommations,
c'est pas
le gendarme... »**

Anne Coppel

faut bien entendu pas négliger... Mais attention, comme le dit Vincent Benso, le risque des campagnes de prévention axées sur des dangers parfois surréalistes, et mettant de côté le plaisir, est qu'elles se décrédibilisent d'elles-mêmes auprès des consommateurs, amis de consommateurs ou témoins de consommation. Les campagnes deviennent alors inaudibles et risquent d'avoir l'effet inverse à celui recherché, c'est-à-dire des prises de risque en nombre et aveugles. Les usagers considérant alors que l'Etat les trompe et diffuse des informations erronées reposant souvent sur des

idées reçues. D'où l'intérêt des informations objectives et pragmatiques, diffusées par des usagers, dont l'expérience doit être valorisée, et par des professionnels éclairés sur ces problématiques.

Les associations de réduction des risques et des dommages, incluant les associations d'auto-support, s'inscrivent dans cette dynamique d'accompagnement des usages. Le marché des drogues dont il est question tout au long de cette série radiophonique repose sur la loi de l'offre et de la demande, demande qui guide l'offre pour beaucoup de produits, et non l'inverse, ne l'ou-

blions pas... Il est illusoire de penser que l'on pourra éradiquer les drogues de nos sociétés tant elles en sont imprégnées depuis la nuit des temps. Et d'ailleurs de quelles drogues parlons-nous quand nous parlons d'éradication : "légales" ou "illégalles", "bonnes" ou "mauvaises", celles que l'occident s'est culturellement appropriées, ou les autres ? A défaut de pouvoir les éradiquer, ce qui n'a aucun sens, on peut essayer de les "apprivoiser" comme on l'entend très justement parfois, pour mieux en contrôler les aspects positifs et négatifs...

« Informer objectivement des risques, des dangers des drogues pour permettre aux gens d'adopter leur stratégies individuelles de réduction des risques. »

Vincent Benso



Les marchés de la drogue

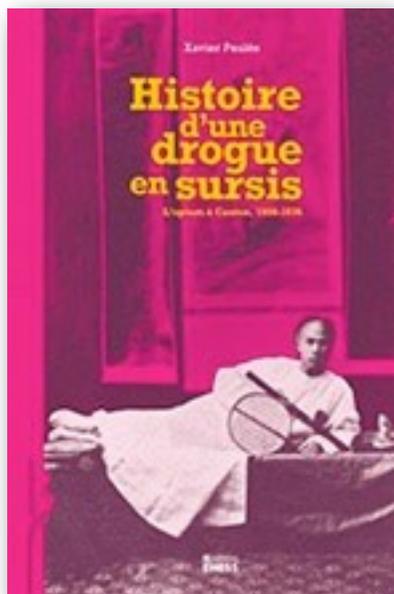
Série radiophonique en 4 épisodes

Diffusée sur France Culture

du 21 au 24 janvier 2019

Durée : 4 x 58 mns

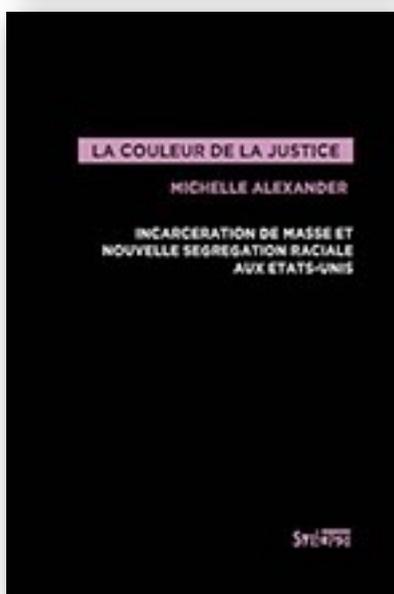
Aller plus loin



Histoire d'une drogue en sursis ***L'opium à canton, 1906-1936***

Un ouvrage de Xavier Paulès

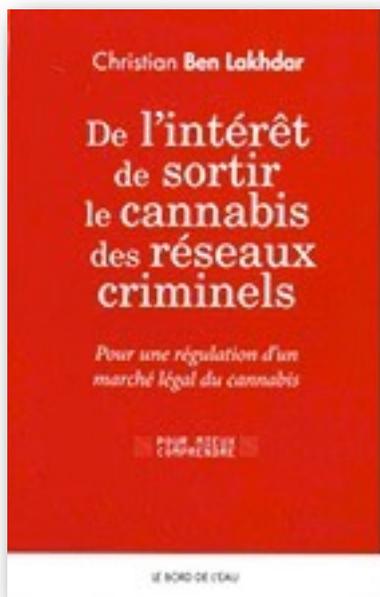
Editions EHESS, 2010



La couleur de la justice ***Incarcération de masse et nouvelle*** ***ségrégation raciale aux Etats-Unis***

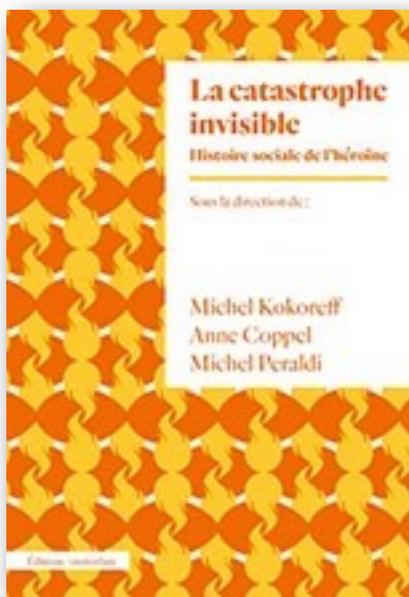
Un ouvrage de Michelle Alexander

Editions Sylleps, 2017



***De l'intérêt de sortir le cannabis
des réseaux criminels***

*Un ouvrage de Christian Ben Lakhdar
Editions Le bord de l'eau, 2016*



***La catastrophe invisible
Une histoire sociale de l'héroïne
(France, années 1950-2000)***

*Ouvrage collectif, sous la direction
de Michel Kokoreff, Anne Coppel et Michel Peraldi
Editions Amsterdam, 2018*



SANGRIA ET COMPAGNIE

A propos du film de Gaspar Noé
sorti en DVD

Climax

N

ous sommes en 1996. Commençons par une série de vidéos où une quinzaine de danseuses et danseurs s'expriment face caméra sur, entre autres, leurs motivations à participer à un projet de spectacle de danse qui les embarquera, si tout se passe bien, dans une tournée européenne et américaine, le rêve de beaucoup d'entre eux semble-t-il. Ces jeunes gens, une quinzaine, à égalité d'hommes et femmes, sont rafraîchissants et charmants et montrent une certaine candeur. Ils sont jeunes et beaux et assez sages quand on leur parle de drogues. Même si tous ne s'expriment pas sur le sujet, certains osent à peine dire qu'ils ont sniffé une fois un rail de cocaïne avec une amie ou qu'ils consomment un peu de cannabis comme relaxant musculaire avant de danser. L'une des danseuses, allemande probablement, explique qu'elle préfère venir danser en France car à Berlin il y a bien trop de produits qui circulent. Un ami à elle va même jusqu'à consommer du LSD en collyre pour les yeux... Bref, rien ne semble prédisposer ces danseuses et danseurs à consommer à outrance. Leur trip à eux, c'est la danse, et ils excellent dans leur discipline comme on peut le vérifier au début du film dans un plan séquence dansé jubilatoire tant il célèbre la vie de ces corps si souples et en si bonne santé... Après une semaine de répétition, une fête bon enfant a en effet été organisée dans ce qui semble être une vieille salle des fêtes un peu décrépie et assez lugubre à vrai dire. La piste de danse est au centre de tout. Sur le côté un petit buffet est installé avec comme seul alcool servi, un bol de sangria préparé par une des danseuses. Tout le monde, ou presque, se sert sans que l'objectif soit la "défonce", "défonce" qui semble même bannière de cette fête. Preuve en est que quand les participants se rendent compte qu'un produit a été rajouté à leur insu dans cette sangria, et que les effets commencent à monter, ils se jettent tous agressivement sur le supposé fautif, celui qui est abstinent, qu'ils répudient illico presto sans sommation. Il finira sa soirée dehors dans la neige... Cette première victime agressivement désignée par le groupe, les danseurs partiront malgré tout en croisade contre tous ceux qui auraient pu ajouter à cette sangria ce qu'ils identifient, en connaisseurs qu'ils ne sont pas, du LSD, un hallucinogène qui se présente sous forme liquide... Les effets vont monter plus

ou moins progressivement en fonction des danseurs ou danseuses, et le climax, le point culminant du trip collectif, ne sera atteint que dans un deuxième temps du film.

Toute la première partie nous donne à entendre les frustrations sexuelles et sentimentales de chacun, ainsi que les tensions sous-jacentes dans un groupe dont les membres se connaissent encore mal, et se cherchent. Toute la deuxième partie est, elle, alors une “démonstration“, un peu trop appuyée, des effets du LSD sur le cerveau et les corps alors déséquilibrés. Bien entendu, tous les danseurs et danseuses ne réagiront pas de la même manière, mais est essentiellement mise en avant une agressivité exacerbée, que ce soit dans les paroles et les actes. Une chose est sûre, on a décidé ici de s’attarder sur les consommateurs pour lesquels le produit ne fait pas de bien, plutôt le contraire. Les autres usagers, c’est-à-dire ceux qui profitent d’un trip apparemment moins destructeur, ne font que de la figuration... Au petit matin, les portes s’ouvrent sur des secours qui viennent, comme le spectateur, faire le compte des “cadavres“ comme on compterait les bouteilles de bière ou de vin qui jonchent le sol d’une soirée bien arrosée... On saura alors qui des survivants est responsable de cette orgie psychédélique agressive.

Malheureusement, même si ça ne semble pas être l’intention d’un réalisateur qui a plutôt la fibre subversive, et a déjà eu l’occasion dans un précédent film d’aller chercher du côté des substances hallucinogènes comme la DMT, on a vite fait ici de plonger dans ce qui pourrait être identifié à une campagne de prévention surréaliste glauque où tout est dit ou montré pour nous faire croire que la consommation de drogues, en l’occurrence de LSD, conduit inévitablement, ou presque, des jeunes gens dans la force de l’âge au pire en exacerbant leurs instincts et peurs les plus primaires... Attention, le “bad trip“ n’est en aucun cas une constante dans les usages de ces produits-là, même si l’on sait que l’état de stress dans lequel peut se retrouver un usager apprenant qu’il a consommé un produit à son insu, peut influencer négativement l’expérience... Ces substances hallucinogènes sont des substances complexes qui méritent probablement un traitement plus approfondi...



Climax

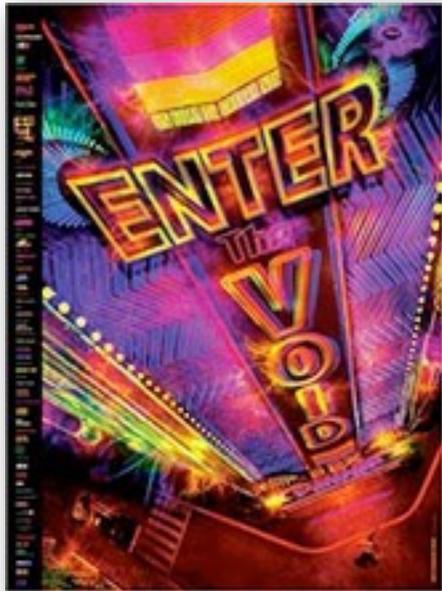
Un film de Gaspar Noé

Sortie en dvd : janvier 2019

Sortie en salle : septembre 2019

Durée : 1h 33mins

Aller plus loin



Enter the void

Un film de Gaspar Noé

Sortie en salle : mai 2010



After party

Un roman de Daryl Gregory

Traduction Laurent Philibert-Caillat

Editions poche Pocket, 2018



TATA 305 KILOS

A propos du film de Clint Eastwood
La mule

F

ini le temps où Earl pouvait pavaner dans les couloirs des concours de beauté réservés aux fleurs éphémères, les “day lilies” (lys d'un jour) comme disent les Américains. L'horticulteur octogénaire, presque nonagénaire, a laissé passer le train d'internet du début des années 2000. En 2006 on le voit gagner encore le concours de la plus belle fleur mais, en 2017, on le retrouve en train de distribuer leur dernière paie à des salariés mexicains qu'il doit licencier, son entreprise étant menacée de saisie judiciaire. Earl a perdu ce qui lui était le plus cher au monde, et se retourne alors vers les membres de sa famille qu'il a laissés de côté pendant si longtemps, trop occupé et préoccupé par sa passion de l'éphémère. Tout le temps passé sur les routes, ou avec ses confrères horticulteurs, aura eu raison de la patience de sa famille. Il en oubliera même le mariage de sa fille, qui lui en veut encore plus de dix ans après... Il suffira alors qu'on lui fasse le reproche, aux fiançailles de sa petite fille, de ne pas être capable de l'aider financièrement à payer les frais de noces promis, pour que le vieil homme orgueilleux et surtout sans le sou, décide, par l'intermédiaire d'un ami de sa petite fille, d'accepter de rentrer en contact avec un cartel Mexicain. On lui propose de faire la “mule” en échange de quelques centaines puis milliers de dollars “durement” gagnés. Son job consiste à prendre la route, ce qu'il a l'habitude de faire depuis des années, chargé d'une cargaison de cocaïne dans son vieux pick-up qui sera remplacé très vite par un flambant neuf. Les risques sont bien sûr importants, mais Earl a besoin d'argent et n'est pas très regardant sur le contenu de la livraison...

« Je pensais qu'il fallait avant tout être “quelqu'un” dans la vie. Quitte à être une nullité chez moi. »

Earl à son ex-femme

Ce personnage de passeur exceptionnel est inspiré d'une l'histoire vraie, celle de Leo Sharp, vétéran de la guerre de Corée qui, à l'âge de 87 ans a effectivement joué le rôle de “mule” pour le cartel de Sinaloa, et a été condamné à trois ans de prison après avoir été arrêté avec 104 kilos de cocaïne à bord de son véhicule. Earl est ici aussi vétéran de guerre et n'est pas du genre à se laisser impressionner par des sicarios, tueurs à la solde du cartel, dont certains lui parlent avec le respect dû à son âge mais d'au-

**« Ferme ta gueule !
Une mule,
ça ne parle pas ! »**

Un narco-trafiquant à Earl

tres tentent de l'impressionner en lui parlant SUR UN AUTRE TON S'IL VOUS PLAIT!!!. Mais l'homme de 88 ans est "grande gueule" lui aussi. Il refuse par exemple qu'on découpe son pick-up pour y cacher la marchandise, et préfère qu'elle soit simplement balancée dans le coffre au milieu des sacs de noix ou bidons de popcorn. On peut d'ailleurs être surpris que les membres du cartel acceptent car si des caches sont créées habituellement dans les véhicules de transit c'est bien pour limiter les risques de saisie, et non pas uniquement pour protéger le conducteur. Il faut croire qu'en embauchant Earl le cartel sent bien que c'est la "mule" idéale, car qui ira imaginer qu'un vieil homme, blanc de surcroît, puisse transporter des dizaines voir des centaines de kilos de cocaïne. Les a priori concernant les personnes en lien avec le trafic, ont la vie dure. Earl inspire donc confiance et trompera facilement son monde, peut-être aussi parce qu'il n'en fait qu'à sa tête, n'hésite pas à prendre des chemins de traverse, faire des poses intempestives sur un tracé pourtant balisé, et ainsi brouiller les pistes et les oreilles attentives d'une DEA (brigade des stupés américaine) en recherche active de passeurs pour augmenter des chiffres de saisies en berne, et ainsi se glorifier de l'efficacité de leur travail. Petite parenthèse : ces chiffres pourtant, s'ils augmentent, tendraient à montrer qu'au contraire le niveau global du trafic est en hausse, que les cartels sont en bonne santé, et donc que la DEA a mal fait son boulot. C'est d'ailleurs sur ces chiffres-là que les gouvernements s'appuient pour mettre en avant le besoin de renforcer les moyens alloués à une lutte contre le trafic dont on sait qu'elle est vaine. Le serpent se mord la queue et finit par se faire mal à force de gaspiller autant d'argent public à poursuivre une chimère. Bref! Peu importe la quantité de liquide que contient le flacon, tant qu'on a l'ivresse du cowboy, et l'adrénaline qui l'accompagne...

Earl, en tout cas, prend ses aises dans ce monde du narcotraffic. Le seul réel souci qu'il rencontre, c'est la rédaction de sms sur le portable que lui fournit le cartel, et qu'il doit jeter à la fin de chaque livraison. Earl doit vivre avec son temps, celui d'internet et des téléphones portables, outils qui

semblent l'encombrer. Faire de la route simplement en écoutant de la musique à tue-tête dans son pick-up, ça lui va bien et ça lui suffit. Il fera comme ça une dizaine de trajets et enfilera un nombre considérable de kilomètres entre la ville d'El Paso au sud du Texas, et Chicago au nord de l'état de l'Illinois. Il traverse donc les Etats-Unis du nord au sud, suivi de près par deux sicarios qui parfois perdent patience avec cet homme en roue libre, mais qui en même temps véhiculent toujours la même bonhomie et joie de vivre... Il est d'ailleurs étonnant, dans une scène qui permet de mieux comprendre l'état d'esprit d'Earl, d'entendre les sages conseils des sicarios qui tentent de ramener à la raison un vieil homme qui prône le *carpe diem* devant le sandwich au porc réputé être le meilleur de toute l'Amérique. Peut-être que si Earl en est arrivé là, c'est-à-dire à faire la mule pour ce cartel, c'est qu'il a justement un peu trop profité du moment présent, lui suggèrent avec justesse les deux sicarios beaucoup moins prêts eux à profiter des plaisirs de la vie et à prendre des risques inconsidérés quand il s'agit d'accomplir une tâche qu'ils ne prennent pas à la légère. Chaque chose en son temps. Ces chemins de traverses risqués que Earl empruntent parfois, semblent pourtant, de l'extérieur, être bien ceux empruntés par les deux tueurs à gage en entrant plus jeunes dans le cartel. De leur point de vue les choses sont différentes, puisqu'en ce qui les concerne ça s'est présenté à eux comme une évidence. "Le cartel m'a sorti de la misère, de la rue", "Je suis quelqu'un désormais", "C'est la famille", comme dira l'un d'entre eux un peu plus tard à Earl, qui n'a rien à répondre à ça. La famille, c'est bien ce que le vieil homme a perdu justement et qu'il cherche à reconquérir en amassant les dollars pour financer par exemple une partie du mariage de sa petite fille et tenter ainsi de se racheter. Mais ce n'est pas aussi simple. Car c'est surtout de temps de présence dont les membres de sa famille ont besoin...

**« Je fais la mule
pour un cartel de
drogue et j'ai
305 kilos de cocaïne
dans le coffre
de mon pick-up. »**

Earl à son ex-femme

Si Earl continue à amasser les liasses de billets, ce n'est pas vraiment pour s'enrichir, mais plutôt pour éviter la banqueroute, récupérer sa maison ou même financer généreusement les travaux que l'association des vétérans du coin a besoin de réaliser. Earl a toujours besoin de reconnais-

**« - Qu'est-ce que
tu portes là
au poignet ?
- Un brasselet
en or. »**

*Earl en réponse à son ex-femme
très surprise*

sance et, même s'il aime la solitude des longues traversées en pick-up, il a besoin de voir du monde, d'être entouré, de profiter du charme qu'il renvoie encore et de l'excitation de cette nouvelle vie. Earl veut oublier qu'il n'a plus vingt ans ou, parce qu'il sait trop bien qu'il ne les a plus, veut profiter de la vie tant qu'il lui reste encore du temps... Il accepte bien volontiers l'invitation mexicaine qui lui est faite par le big boss du cartel si content de ses services puisque Earl ira jusqu'à battre tous les records de quantité de cocaïne transférée en un seul voyage. Cela montera, pour le dernier trajet, à 305 kilos... Mais revenons à cette fête en grande pompe mais court vêtue, avec piscine, paillettes, fusils chromés et jeunes femmes en bikini, fête dans laquelle Earl ne se sent pas en trop, bien au contraire. Il profite sans mauvaise conscience de tout ce que l'argent du trafic permet de s'offrir...

Il est important de noter que le seul moment dans le film où il passera une frontière, en avion, ce sera pour se rendre justement à cette fête au Mexique, et ce sans cocaïne en poche... Earl n'est pas une "mule" comme les autres, et l'on peut affirmer, même si la compassion est au rendez-vous tout au long du film, qu'il est dans une situation relativement confortable considérant sa position dans l'échelle du trafic. Son surnom de passeur, "Tata", qui peut signifier "Papa" en espagnol, dans un sens affectueux, est significatif du traitement qui lui est réservé, traitement qui ne durera pas en l'occurrence quand le trafic aura changé de main ou plutôt de tête... Toujours est-il que les trajets proposés à cet américain, certes d'un certain âge, sont moins risqués que d'autres, car il n'y a pas de frontière à passer. En ce rendant à cette fête du chef de cartel il fait à ce moment-là le chemin inverse de beaucoup de "mules", qui tentent, elles, de rejoindre les Etats-Unis en provenance d'Amérique centrale ou du sud. Bien entendu, le trajet dans ce sens-là, Mexique-Etats-Unis, est beaucoup moins confortable que dans l'autre sens, comme on peut facilement l'imaginer. Les populations recrutées par les cartels sont habituellement des jeunes hommes ou jeunes femmes dépourvus de ressources dans leur pays, embauchés sous menaces pesant sur leur famille, et prenant non seulement le

risque de se faire arrêter mais celui d'y laisser leur peau. La cocaïne peut être transportée dans tout véhicule terrestre, maritime ou aérien, avec des quantités plus ou moins élevées, mais aussi souvent *in corpore*, c'est-à-dire ingurgitée en petits ballots avant le départ et récupérés à l'arrivée après avoir soulagé son estomac ou plutôt ses intestins. Les quantités sont moindres bien sûr qu'en voitures, bateaux ou avions, mais les risques sont plus importants car les ballots de cocaïne peuvent s'ouvrir à tout moment et provoquer alors une surdose mortelle... Le seul point commun finalement entre Earl et toutes ces "mules" en provenance d'Amérique latine, hommes ou femmes qui accomplissent ces trajets pour le compte des narcotrafiquants, c'est qu'ils sont économiquement fragiles. Plus facile de recruter des passeurs quand la nécessité financière repousse les limites ce que l'on est prêt à accomplir pour survivre...

Mais dans tout ça, où en est la DEA, où se planque-t-elle, et comment sa traque des passeurs avance-t-elle ? On prendrait presque ces agents en compassion, tant ils ont du mal à mettre la main sur Tata, la fameuse "mule" dont personne ne sait à quoi elle ressemble, et qui arrive à échapper à toutes les situations de flagrant délit orchestrées par des agents de la DEA en nombre, mais bien démunis... Une situation, particulièrement cocasse, finit d'achever ces fameux agents en se confrontant à un automobiliste d'origine mexicaine qui, en panique, leur explique que statistiquement, en étant contrôlé par la police sur le bord de la route, il vit les cinq minutes les plus dangereuses de sa vie, et ce même s'il ne transporte rien de suspect, qu'il n'est pas consommateur et ne parle pas un mot d'espagnol... Décidément la traque des passeurs est loin d'être un long fleuve tranquille... Le jeune agent Bates, recruté au tout début de cette mission, semble pourtant tenir le bon bout, jusqu'à même boire un café au comptoir d'un motel avec Earl, et lui tenir le bavoir. Le vieil homme donne tranquillement des conseils de vie à l'agent sans que celui-ci sache qu'il a affaire à Tata celui-là qu'il recherche activement depuis des semaines... Même le "tonton" (indien) philippin (maladroitement pris pour un Mexicain) qui est embarqué dans cette affaire

**« Statistiquement
parlant, je vis
les cinq minutes les
plus dangereuses
de ma vie. »**

*Un automobiliste arrêté
par les agents de la DEA*

est perdu dans les informations qu'il transmet aux agents, et qu'il pensait honnêtement être justes...

Des chiffres significatifs de saisies réclamés à cor et à cri par la direction, ça se mérite Messieurs de la DEA. Pas de raison que ce soit plus simple pour les gendarmes que pour les voleurs...



La mule

Un film américain de Clint Eastwood

Distribution : Clint Eastwood, Dianne Wiest, Bradley Cooper, Laurence Fishburne,...

Sortie française : 23 janvier 2019

Durée : 1h56mns

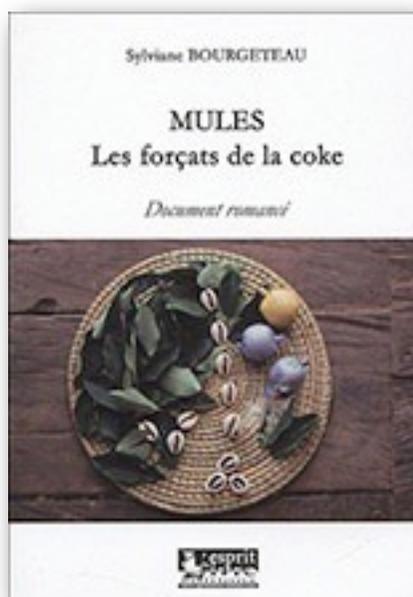
Aller plus loin



Maria pleine de grâce

Film de Joshua Marston

Sortie française 2004



Mules

Les forçats de la coke

Un ouvrage de Sylviane Bourgeteau

Editions L'esprit du livre, 2006



AU MÊME MOMENT...

A l'occasion de la publication
dans le magazine Challenges
d'un dossier en quatre parties
L'incroyable business du cannabis

A

u même moment au Canada et aux Etats-Unis, les investisseurs se positionnent sur un nouveau marché porteur, celui du cannabis récréatif mais aussi thérapeutique même si ce dernier a pris de l'avance avec un assouplissement plus ancien des politiques répressives en la matière. Si le cannabis peut être récréatif d'un côté et thérapeutique de l'autre, c'est que deux molécules, le THC et le CBD, pour les plus connues parmi les plusieurs dizaines d'autres cannabinoïdes que contient la plante, sont en concurrence, sans réellement s'opposer, pour se faire une place au soleil et permettre que le marché Nord-américain, dans l'immédiat le plus étendu, en profite en combinant souvent les deux versants du cannabis. Bien entendu rien n'empêche de penser que profiter des vertus purement récréatives de ce produit peut avoir des vertus thérapeutiques. Où finit le plaisir et commence le soin ?... Toujours est-il que si un magazine économique se penche sur l'intérêt financier de la production et du commerce d'une plante, c'est qu'il y a des intérêts plus que résiduels à y trouver, et que les états en quête de ressources inespérées commencent à y apercevoir une manne financière loin d'être négligeable... Bien entendu, il est toujours important de faire la balance entre les recettes fiscales potentielles à retirer d'un marché légalisé, et les dépenses engendrées par les coûts sanitaires inévitables si l'on ne prend pas la mesure d'une prévention éclairée et pragmatique, donc plus efficace qu'une autre car reposant sur des données scientifiques objectives et la compréhension de cette dualité inhérente aux usages de drogues, à savoir bienfaits d'un côté et dangers de l'autre. On ne peut faire l'économie ni des uns ni des autres, au risque de passer à côté de la problématique... Le Canada a donc franchi le pas de la légalisation du cannabis à usage récréatif le 19 juin 2018 avec le projet de loi qui a suivi une consultation populaire et fut adopté par le Sénat, avec une mise en application effective le 17 octobre 2018. La loi autorise donc désormais, sous certaines conditions, la production, la distribution, la vente et la possession de cannabis à usage récréatif. Plus besoin désormais d'une ordonnance pour s'en procurer. Cette légalisation est une première, pour un pays du G20, d'autant que les Etats-Unis n'ont pas encore passé le cap au niveau national, même si une dizaine

d'états ont déjà adopté cette légalisation. Rappelons qu'ils sont par contre une trentaine à avoir autorisé le commerce de cannabis à usage thérapeutique... Il n'est pas question de revenir ici sur les arguments des défenseurs ou opposants de ces politiques de légalisation, mais bien plutôt d'observer les expérimentations en cours pour essayer de comprendre comment le marché peut évoluer dans un sens ou dans l'autre et quelles sont les différentes options de légalisation qui s'offrent aux Etats pour que l'impact sanitaire, social et sécuritaire soit moindre... Le Canada, comme les Etats américains, ont opté eux pour une légalisation qui autorisent l'ouverture un business, sous certaines conditions bien entendu, c'est-à-dire avec des restrictions de production et de distribution qui peuvent varier suivant les Etats et une taxation publique qui permet de redistribuer une partie des recettes dans des actions de prévention et de soin. L'Uruguay a opté lui par exemple en décembre 2013 pour une légalisation totalement contrôlée par l'état puisque le produit n'est censé être distribué que dans des officines d'Etat. Bien entendu ces deux modèles, schématiquement résumés ici, sont les deux propositions les plus relayées par les partisans d'une légalisation dans les autres pays du globe, et notamment en Europe qui observe de près ces mises en application concrètes pour en tirer les leçons. Les intérêts en termes de finance publique d'un côté et de santé publique de l'autre, risquent de s'affronter même s'ils sont sûrement conciliables... La France, on le sait, reste à la traîne de ce côté-là même si des voix s'expriment et d'autres voies s'ouvrent, notamment suite à l'annonce faite par l'Agence Nationale de sécurité des Médicaments favorable à une expérimentation du cannabis mais uniquement à usage thérapeutique. Nous n'en sommes que là malheureusement... De l'autre côté de l'atlantique, la machine à dollars américains ou canadiens s'affole. Les investisseurs de tous bords se positionnent sur ce marché prometteur. Même des "people", comme on dit, s'y mettent. Mike Tyson, Francis Ford Coppola ou Snoop Dogg (non sans blague) sont par exemple de la partie... Mais bien entendu le gros des troupes, et ce n'est pas le plus rassurant, est constitué par des groupes d'investisseurs à l'envergure large, déjà positionnés depuis quelques années sur le marché du cannabis à usage thérapeutique. Ces derniers risquent bien entendu de manger la plus grosse part du gâteau vert, et avoir ainsi la main mise sur l'ensemble du cannabusiness

pour y dicter leurs lois économiques, ce qu'ils font déjà, mais aussi constituer des groupes d'influence de poids auprès des gouvernements en place... L'avenir nous dira comment ce marché émergent va se structurer et se développer. L'extension plus ou moins rapide, mais semble-t-il inévitable à plus ou moins long terme, de la légalisation dans les autres pays du globe, est un des facteurs déterminants tant l'économie est désormais mondialisée. L'article met aussi en avant la fragilité des entreprises américaines qui ont besoin que les banques suivent pour augmenter leurs investissements. Or ces banques restent frileuses, contrairement aux banques de prêt canadiennes, tant que l'Etat fédéral américain n'a pas légiféré dans le sens d'une légalisation, ce qui peut tarder à cause d'une présidence trumpiste qui y est formellement opposée. Un autre facteur est développé ici, celui des investissements présents et à venir des grands groupes de vins et spiritueux, mais aussi des géants du tabac qui réfléchissent à un positionnement stratégique sur un marché qui pourrait leur voler quelques consommateurs d'alcool et de tabac, parmi les plus jeunes... On l'a compris, toutes les problématiques économiques, sanitaires, sociales, sécuritaires, et autres... liées à une légalisation toute neuve d'un psychotrope, méritent que l'on se penche un peu plus sur la question, pour que de nouveaux paradigmes en termes de politiques publiques puissent voir le jour sans flop...

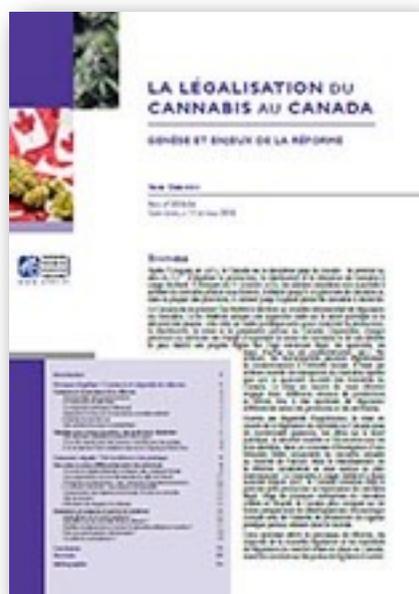
Image d'illustration : shutterstock.com



***L'incroyable business légal
du cannabis***

Un dossier publié dans
le numéro 593 - 17 janvier 2019

Aller plus loin



La légalisation du cannabis au Canada Genèse et enjeux de la réforme

Une note de synthèse de l'OFDT

Octobre 2018

En accès libre sur le site



Actualité de la régulation du cannabis aux États-Unis

Une note de l'OFDT, mars 2017



Cannalex - Une analyse comparée des expériences de régulation du cannabis (Colorado, État de Washington, Uruguay)

*Rapport final synthétique de l'OFDT,
octobre 2017*



MONSIEUR DÉGOÛTANT

A propos du roman de Jean Beagin
paru aux Editions Buchet-Chastel

On dirait que je suis morte

M

ona est passionnée de nettoyage. Elle adore laver, récurer, faire la poussière, et est experte en marques d'aspirateur. Peut-être un peu pour dépoussiérer sa vie. Son métier tombe bien puisqu'il consiste à faire le ménage chez des clients fortunés, clients dont elle profite de l'absence pour fouiller par curiosité dans leurs tiroirs. Ca lui donne l'occasion d'en savoir plus sur eux, sur ce qu'ils vivent, et surtout de subtiliser au passage quelques anxiolytiques ou antidépresseurs dont elle fait un usage quotidien en automédication. Cette jeune femme de ménage célibataire de vingt-quatre ans vit simplement sans autre ambition particulière que d'être bien, simplement bien, sans contrariété et sans quête affirmée d'émotions fortes. Elle a visiblement peu d'amis et d'attaches ici à Lowell, petite ville sans prétention de l'Etat du Massachusetts. Elle observe la vie des autres pour remplir modestement la sienne.

Un homme va attirer particulièrement son attention. Comme tous les autres échangeurs, c'est comme ça qu'elle les appelle, il fait la queue, tous les soirs ou presque, pour échanger ses seringues usagées contre des neuves et stériles. Cet homme, qui lui a tapé dans l'oeil, a peu de contact avec Mona qui travaille bénévolement pour une association de réduction des risques installée provisoirement et de manière informelle depuis quelques mois au fond d'une ruelle. Un accord tacite a été signé oralement avec la police qui les laisse tranquille tant qu'elle ne découvre pas que les "toxicos" revendent leurs seringues ou s'injectent sur le trottoir à proximité des passants. Bien entendu, comme souvent quand la réduction des risques ne bénéficie pas d'un cadre législatif suffisamment protecteur, des policiers zélés en profitent parfois pour embarquer quelques consommateurs... Mona se contente, elle, ici de faire son travail avec bienveillance et professionnalisme sans approfondir des relations qui restent à distance. L'usager, qu'elle surnomme Monsieur Dégoûtant à cause de son allure débraillée et de ses vêtements crasseux, se trimbale toujours avec un livre à la main et affiche en toutes circonstan-

**« Encore un pélican
mazouté, usé jusqu'à
la corde et pressé
d'en finir. Un mec
déglingué comme
tous ceux qui
venaient là. »**

Extrait p.09

ces une certaine décontraction voir même un certain détachement. Malgré la différence d'âge, puisqu'il a la vingtaine de plus que Mona, la jeune femme est loin d'être insensible à son charme. Les échanges restent sporadiques jusqu'à ce que l'association de RDR s'installe plus confortablement à couvert dans une salle d'attente de clinique de soins gratuits. Le temps de discussion des bénévoles comme Mona peut donc se prolonger agréablement, et en l'occurrence avec Mr Dégoûtant, autour de cotons, de tampons alcoolisés et de capotes dont il affirme ne pas avoir besoin... Mona est désormais véritablement attirée par cet homme qu'elle ne verra malheureusement plus de l'hiver, avec cette inquiétude légitime qu'il lui soit arrivé quelque chose. On sait bien que la situation précaire de certains usagers de rue n'invite pas à rassurer les professionnels ou bénévoles de terrain sur une situation sanitaire souvent plus que fragile car dégradée...

**« Elle était tombée
amoureuse d'un
toxico, quelqu'un
qu'elle avait rencontré
à l'échange de
seringues. Ils sortaient
ensemble. Oui, comme
un couple. »**

Extrait p.55

La vraie rencontre entre “la belle” et “la bête”, avec échange de consentements à venir sur la suite à donner à leur aventure, se fera le jour où Mona, désemparée, reçoit de la main de Monsieur Dégoûtant, de retour dans les parages, un petit miroir brisé derrière lequel il a inscrit ses coordonnées... Mona nous explique qu'elle se sent plus proche des “camés” de la ville que de beaucoup de gens de son entourage car, comme eux, elle fait partie, en tant que femme de ménage, de ces “invisibles” de la société. Alors, quand deux invisibles se rencontrent, ils arrivent à se voir mutuellement, à se comprendre, et à s'accrocher l'un à l'autre. Monsieur Dégoûtant raconte à Mona son parcours de vie qui commence par une enfance bousculée par une adoption de parents peu enclins en fait à s'occuper de lui, puis une carrière de peintre “prometteur” avortée suite à une chute d'échafaudage, et enfin une situation “professionnelle” présente de voleur de fleurs et de tenancier d'une chambre, la sienne, mise à disposition de jeunes femmes vendant leurs services sexuels. C'est ainsi que Mr Dégoûtant arrondit des fins de mois plus que difficiles... Concernant les usages de psychotropes, Mona raconte qu'elle n'est pas en reste. La jeune femme prend, ou plutôt

prenait, car elle est abstinente depuis trois semaines, des antidépresseurs, et ce par atavisme familial. Son amant prend lui du *Mellaril*, pour se sevrer de l'opium dit-il. Ce médicament antipsychotique, ou neuroleptique, porte en réalité (Est-ce une erreur dans ce roman, ou fait exprès ?) le nom de *Melleril*, avec un "e" à la place du "a", mais peut importe... Désormais, en tout cas, l'un et l'autre sont abstinents, et vivent leur relation sentimentale paisiblement, jusqu'au jour où Mr Dégoûtant disparaît pendant trois semaines...

Quand les deux amants se retrouvent, elle s'est remise aux anxiolytiques volés aux clients, et lui à l'injection d'opiacés. Elle accepte alors un soir qu'il lui injecte ce qu'elle pensait être de l'héroïne mais était en réalité un mélange d'amphétamines et d'héroïne, sorte de speedball, mélange qui s'avère être pour la jeune femme une expérience d'usage peu concluante puisqu'elle perd connaissance, sans que son amant s'en soucie réellement d'ailleurs... Cette expérience ne sera pas renouvelée pour la simple et bonne raison que peu de temps après Monsieur dégoûtant disparaît à nouveau et pour de bon cette fois-ci. Mona apprendra par une des connaissances de son amant fugueur que ce dernier s'est donné la mort. Est-ce une réalité, ou est-ce une fuite programmée ? Toujours est-il que Mona, bousculée bien sûr par cette nouvelle, décide de suivre les conseils de son ex-amoureux, et de changer de vie en allant s'installer dans une autre ville d'un autre état, à savoir Valdez, petite bourgade située non loin de Taos dans l'état du Nouveau-Mexique.

Si la première partie du roman était titrée "Le Trou" et traitait frontalement ce sujet qui nous intéresse des consommations de drogues, les trois autres parties ont pour titre le nom des personnages rencontrés dans cette nouvelle aventure mais, sans mettre de côté des usages très ponctuels, se concentrent essentiellement sur la renaissance d'une jeune femme qui trouve peu à peu sa place dans la société. Ces personnages qui l'accompagnent tout du long, et chez qui elle fera des ménages, ce qui reste sa grande passion, lui permettront de se découvrir, de se recentrer et de faire le deuil d'un passé plus ou moins en-

**« J'ai été fabriquée
avec un interrupteur
marche-arrêt,
heureusement.
Je ne vendrais jamais
mon matelas
pour de la came. »**

Extrait p.96

combrant... “La fourmi ménagère”, nom de l'entreprise de ménage que Nigel et Shiori, premier couple qu'elle rencontre et qui la prennent sous son aile, ont poussé Mona à créer, peu prendre son envol. La jeune femme continuera à fouiner, volera un ou deux médicaments par-ci par-là, et en apprendra ainsi beaucoup plus sur les motivations des consommations des autres. Cette découverte des usages passés ou présents de ses clients, notamment celles de painkillers, permettra à Mona de prendre le recul nécessaire à ses propres interrogations...

Monsieur Dégoûtant, le dernier amour en date, gardera toujours une place de choix dans la mémoire d'une jeune femme qui se construit une nouvelle vie sans oublier bien sûr les rencontres et expériences du passé...



On dirait que je suis morte

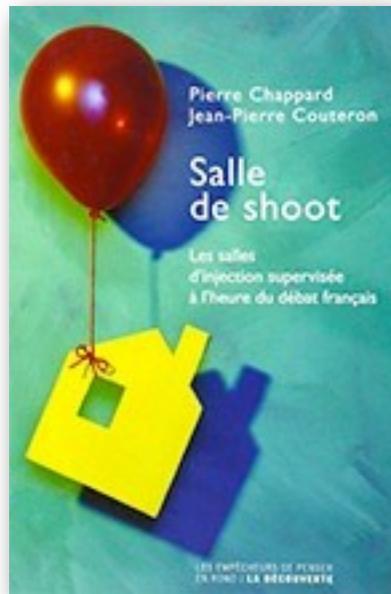
Un roman américain de Jen Beagin

Traduction Céline Leroy

Editions Buchet Chastel, 2019

288 pages - 20 euros

Aller plus loin



Salle de shoot
Les salles d'injection supervisée
à l'heure du débat français

*Ouvrage de Pierre Chappard
et Jean-Pierre Couteron
Editions La Découverte, 2013*



L'injection à moindre risque
Document d'Apothicom, 2008



REPÉRAGES COLOMBIENS

A propos du récit de Caryl Ferey paru
dans le numéro dix du magazine Longcours
Colombie, année zéro

P

our l'auteur de polars français Caryl Ferey, un nouveau roman se prépare en s'imprégnant de l'humeur et de l'ambiance du pays où l'action se déroulera. Ce séjour en Colombie est son second. Un an auparavant, le romancier était déjà parti en repérages, dans ce temps d'apaisement qui a fait suite aux accords de paix signés entre le groupe paramilitaire des FARC (Forces Armées Révolutionnaires de Colombie), financé en grande partie grâce au trafic de cocaïne, et le gouvernement colombien, mettant ainsi fin à soixante-dix ans de guerre civile... Mais la Colombie n'est pas totalement remise de ses blessures et le pays peut donc, d'après le romancier, accueillir son polar en cours d'écriture. Cinq semaines c'est un minimum pour "trouver le fameux supplément d'âme" comme le dit si bien Caryl Ferey, espérant s'appuyer aussi dans son écriture sur les richesses d'un pays d'Amérique du Sud qui souffre encore trop des stigmates de la guerre civile et d'une "guerre à la drogue" qui ont fait toutes les deux bien des dégâts...

Quand on parle de la Colombie, difficile en effet malheureusement d'échapper à ces images de violence tant le pays est marqué par une histoire en lien direct avec la culture de la coca, la production de cocaïne, alcaloïde qui la contient, et le trafic qui en est fait. Cette culture ne date pas d'hier et, avec le Pérou et la Bolivie, la Colombie fait partie encore des trois plus gros producteurs de coca (feuilles du cocaïer) dans le monde. Et quand on parle de cocaïne en Colombie, on associe systématiquement son trafic à des personnages emblématiques tel que Pablo Escobar, patron du cartel de Medellin, ou les frères Rodriguez, chefs eux du Cartel de Cali, moins exubérants que son concurrent direct mais tout aussi impliqués à leur manière dans un trafic qui vécut ses meilleures heures avec eux dans les années 80-90. Le pays est donc chargé de cette histoire du narcotraffic, et de la violence qu'il a véhiculée toutes ces années. Les cicatrices sont encore là, et il suffit de gratter un peu pour les faire apparaître sous la poussière retombée depuis...

Medellin, deuxième plus grosse ville du pays après sa Capitale Bogota, est incontournable en Colombie. Le séjour du romancier ne pourra donc

pas éviter un passage dans cette Cité de six millions d'habitants plutôt pacifiée depuis la fin de la guerre des cartels des années quatre-vingt dix. Certains quartiers "chauds" ont été désengorgés et désenclavés pour en faciliter l'accès et limiter ainsi la violence qui occupait une place de choix il n'y a pas si longtemps. Bien entendu, le visiteur, averti ou pas, en quête d'authenticité, pourra toujours profiter de la présence des vendeurs de ce que l'on appelle le Bazuco, substance élaborée avec les déchets d'une cocaïne pas encore totalement raffinée. Ce produit se fume comme le crack (ou cocaïne-base), auquel on l'associe souvent alors que ce dernier est lui plutôt fabriqué à partir du chlorhydrate de cocaïne, c'est-à-dire la poudre blanche finale. Le bazuco est un psychotrope au potentiel addictif élevé. Il est consommé traditionnellement, pour une grande part, par des populations aux revenus modestes car il est moins onéreux qu'une cocaïne purifiée. Si la poudre blanche floconneuse a, elle, envahi le continent nord-américain, le bazuco touche, lui, une population locale. Son usage pose d'ailleurs des problèmes sanitaires dans des populations encore marginalisées, issues en grande partie de celles prises en étau dans les guerres menées par les FARC et les gouvernements qui les ont combattus.

Même si les grands cartels ont été mis hors d'état de nuire, et que les guerres contre les groupes armés paramilitaires ont pris fin, la Colombie ne s'est pas débarrassée de sa culture traditionnelle de cocaïers et de la production et trafic de cocaïne qui l'accompagne. Des centaines de cartelitos, petits cartels, ont poussé sur les tombes des gros et ont pris position sur un marché local concurrentiel donc encourageant la violence... Quand seulement un Colombien sur deux, d'après Caryl Ferey, acquiert les "bases minimales d'apprentissage" à cause d'un budget consacré à l'éducation restreint, difficile d'entretenir un espoir concret d'amélioration de la situation sociale et économique des populations les plus défavorisées, et d'une transformation en profondeur de l'exploitation des richesses. Les cultures de substitution ne sont pas encore adoptées par des agriculteurs, maillon le plus vulnérable de la chaîne du trafic, qui continuent à se tourner logiquement, pour faire vivre leur famille, vers la culture plus rentable

de la coca, et ce malgré la répression toujours aussi forte des autorités...
Quand la nécessité fait loi face à une prohibition insensée...

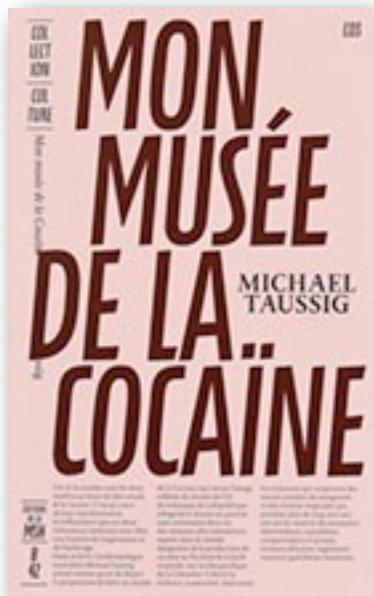


Colombie, année zéro

Un récit de Caryl Ferey

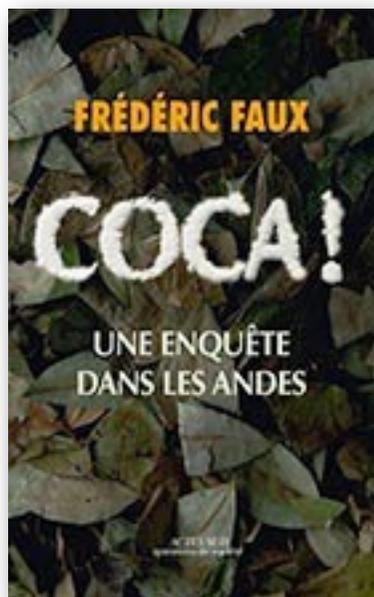
Publié dans le numéro dix
du magazine Longcours, hiver 2019

Aller plus loin



Mon musée de la cocaïne

*Un ouvrage de Michaël Taussig
Editions de le MSH B42, 2018*



Coca ! Une enquête dans les Andes

*Un essai de Frédéric Faux
Editions Actes Sud, 2015*



RECHERCHE "PONCE" DÉSESPÉRÉMENT

A propos du film de Peter Hedges
Ben is back

P

once est le nom du chien de Ben. Et si Ben va mettre autant d'énergie à essayer de le récupérer, c'est qu'il fait partie des membres de son entourage qui comptent beaucoup pour lui. Le retrouver et le ramener à la maison est une mission que le jeune homme d'une petite vingtaine d'années veut mener à bien car elle lui permettra peut-être de s'amender.

Si Ponce n'est pas un mauvais chien, Ben n'est lui-même pas un mauvais bougre même s'il a eu maintes fois l'occasion de trahir la confiance que les membres de sa famille avaient placée en lui. Cette famille ce sont deux soeurs, un petit frère, une mère aimante, Holly, très présente comme on le verra, et un beau-père, Neal, dont Ben n'est pas très proche, c'est le moins que l'on puisse dire. Il lui doit beaucoup pourtant car il a financé ses cures successives... Ben est un "addict" comme on dit outre-Atlantique. Et même si l'usage est derrière lui depuis soixante-dix sept jours, il considère probablement qu'il restera "addict" à vie. Il semble suivre les préceptes des Narcotiques Anonymes, préceptes construits sur le même modèle que ceux des Alcooliques Anonymes, précurseurs d'un mouvement apparemment incontournable aux Etats-Unis quand il s'agit de sevrage. Difficile en effet d'échapper à une réunion de parole dans toutes fictions qui traitent du sujet tant le mouvement est bien implanté dans le pays, et fait beaucoup d'adeptes. Un sevrage réussi ne souffre pas, pour les NA ou AA, d'alternative à l'abstinence totale. "Dépendant un jour, dépendant toujours". Ce principe fondateur des groupes Néphalistes est une proposition qui peut placer la barre un peu haute pour certains usagers peut-être plus confortables dans une reprise du contrôle de l'usage... S'il est "addict" à vie, il ne reste plus alors pour Ben qu'à tout faire pour résister à la tentation, et suivre un parcours en douze étapes qui le mènera, à un moment ou à un autre, à une repentance totale. Il s'agira alors de faire le tour de ceux à qui il a fait du mal pour reconnaître ses actes et paroles malheureuses passées et s'en excuser... Mais Ben n'en est pas encore là dans son parcours. Il devra malgré tout ici faire, en une nuit, le tour d'une partie de tous ceux qui

**« Je vous fais
encore peur.
C'est la dernière
chose que
je voulais »**

Ben aux membres de sa famille

l'ont accompagné dans sa période d'usage chronique, avec l'objectif de retrouver son chien. Mais alors pourquoi et comment ce chien a-t-il disparu ? Et pourquoi est-il si important ?

**« On avait dit
qu'on ne revivrait
plus ça.
Tu te souviens ? »**

Neal (le beau-père) à Holly

Revenons au coeur d'une journée de réveillon du 24 décembre qui commence avec une séance de répétition de chants dans une église qui propose un spectacle de Noël auquel participe en l'occurrence la soeur aînée, Ivy, et les deux derniers enfants, issus de la deuxième union d'Holly, la mère de famille. De retour à la maison en pleine campagne, la petite famille trouve devant le perron le fameux Ben, fils prodigue qui rentre au bercail pour ce temps de Noël alors qu'il n'est pas attendu. La bonne surprise semble uniquement enchanter Holly et les deux petits tout contents de retrouver un grand frère avec qui ils vont pouvoir "faire les fous". La soeur aînée et le beau-père sont beaucoup moins emballés et surtout bien plus méfiants. Ben a déjà visiblement, dans le passé, gâché cette sacro-sainte fête de Noël. Attention le boogymen est dans la place, et la tension est palpable. Tout le monde est sur le qui-vive. Ni le beau-père, ni la soeur aînée ne souhaitent sa présence ici. Pas aujourd'hui, pas maintenant! D'autant que Ben est censé être en cure ce jour-là, et ne pas pouvoir en sortir. La maman semble plus en confiance car elle sait reconnaître les signes de quelqu'un qui va mieux, et son fils va mieux, elle le voit, elle le sent, il a pris du poids, il a bonne mine, ses yeux pétillent. La confiance n'étant tout de même pas totale, et pour éviter toutes tentations à son fils, elle s'empresse de cacher tous les médicaments et les bijoux. Mais Holly, qui porte bien son nom, veut croire que l'invitation qu'elle avait lancée à son fils un jour, pleine d'espoir, ne sera pas trahie cette fois-ci. Ben explique que son parrain des Narcotiques Anonymes lui a donné une permission de sortie pensant qu'il était prêt. Sa mère s'accroche à cette permission.

On sent bien que tout repose ici pour le jeune homme de dix-neuf ans sur cette confiance à reconquérir auprès des membres de sa famille proche. Et Ben est de très bonne volonté, et de très bonne composition. Il accepte

le deal oppressant d'une mère qui, après avoir négocié avec son mari, lui accorde le droit de séjourner avec eux 24h, pas plus, mais à condition qu'il ne s'éloigne pas et qu'il accepte qu'elle ait un oeil sur lui à tout moment, même quand il fournit l'urine nécessaire à un test, qui s'avérera négatif, test préalable à toute possibilité de rester... Le "flicage" est lancé et Ben doit faire avec... Il participe activement à la préparation de la grande soirée de Noël. Il est de très bonne humeur, semble vraiment bien, ce qui détend petit à petit tout le monde... Mais l'on sait bien que si on nous propose de poser nos fesses dans une salle de cinéma, ce n'est pas pour que, sur l'écran, tout continue à se passer au mieux dans le meilleur des mondes. On reste donc en suspend une première longue partie du film. Ben fait face avec beaucoup de patience à une mère ultra présente, ultra-protectrice, une mère qui l'accompagne partout : au centre commercial pour qu'il achète des cadeaux à ses frères et soeurs, et même à une réunion des NA à laquelle il tient à se rendre quand la fièvre le gagne au moment de croiser ceux qui l'ont fourni, ou qu'il a fournis par le passé. Car Ben, comme d'autres usagers dans sa situation, était parfois obligé de dealer pour financer sa consommation personnelle... Mais de quel(s) sont ces produit(s) que Ben a consommé(s) tout ce temps et dont il veut à tout prix éviter de croiser à nouveau la route ? On en sait un peu plus grâce à une scène étonnante au centre commercial, scène où Holly rencontre et confronte son ex-médecin de famille, désormais à la retraite et amnésique. On comprend que quand Ben était encore un tout jeune adolescent le médecin lui a prescrit, suite à un accident banal de skateboard, ce que les Américains appellent des "pain killers", c'est-à-dire en français des antidouleurs, à savoir des antalgiques opioïdes : Fentanyl, Oxycodone ou autres médicaments. Ces produits, dont la publicité est autorisée outre-Atlantique, sont prescrits souvent, avec une vigilance restreinte, par des médecins nord-américains sous influence des gros laboratoires pharmaceutiques. Une promesse peut accompagner cette prescription, comme ce fut le cas pour Ben, promesse que le risque de dépendance est faible, voire inexistant... Bien entendu, l'on sait, depuis qu'une épidémie d'overdoses frappe les Etats-

**« Toutes ces choses
que je me suis
infligées à moi,
et aux autres... »**

*Ben au groupe des
Narcotiques Anonymes*

Unis, que ces produits, qui sont cinquante à cent plus puissants que l'héroïne et la morphine, ont un potentiel addictif loin d'être négligeable. Il est fort probable que l'addiction de Ben ait commencé par ces prescriptions à répétition et que, l'addiction s'étant installée, il soit passé à une automédication pouvant conduire à ce qu'il se fournisse sur le marché noir et en vienne, pour augmenter les effets, et donc lutter contre un manque physiquement douloureux, à l'injection. Possible aussi que son produit de prédilection soit devenu l'héroïne, comme ça arrive souvent, car disponible

alors sur un marché qui met en vente des substances souvent difficilement identifiables à l'oeil nu et surtout vendues à des doses de substance active plus qu'arbitraires, d'où les risques de surdose (overdose en anglais)...

**« Il ne s'agit plus
d'être défoncé,
mais simplement
de ne plus
être malade. »**

*Une ex-connaissance de Ben, à Holly
qui lui soutire des informations,
en échange d'une dose.*

Mais revenons à notre histoire... Même si l'on sent poindre le drame, comme dans ces thrillers où l'on sait bien que le méchant peut surgir à tout moment et gâcher la fête, le réveillon commence très bien malgré tout. Tout le monde s'est fait beau pour assister à la messe de minuit, et chacun en revient plein d'étoiles dans les yeux et prêt

à profiter d'un bon repas. Mais contrairement aux films familiaux où l'on s'attend plus à des sourires, des rires et des câlins, qu'à des scènes d'épouvante, ce qui devait arriver arriva. Pendant la messe la maison a été visitée, une vitre a été brisée, le sapin de Noël a été renversé et surtout... le chien "Ponce" a été kidnappé... Ben, qui sait bien que son retour en ville a été observé par ses anciens partenaires de deal, et qu'il y a donc sûrement un lien avec l'enlèvement du chien, décide, accompagné de sa mère Holly, de faire le tour de ceux qui pourraient encore lui en vouloir et réclamer des comptes...

La longue nuit qui s'en suit, qu'il est difficile de raconter en détail au risque de tout révéler, ne sera qu'une suite de péripéties qui verront Ben faire face aux fantômes de son passé d'usager, et devoir abandonner sa mère sur le bord de la route pour lui épargner le reste d'une aventure nocturne trop risquée... Le désir chevillé au corps de ne surtout pas perdre une nouvelle fois son fils, et le courage de cette mère, dont on pourrait

penser qu'elle en fait trop, mais c'est sa nature comme elle le dit, sont mis à rude épreuve par son fils. Il teste par la même occasion sa propre résistance aux tentations, mais fait alors passer sa mère par toutes les émotions et angoisses. Holly est séparée involontairement de Ben, et mettra alors toute son énergie pour le retrouver... Le spectateur accompagne Ben d'un côté et Holly de l'autre, avec cet espoir bien sûr que les deux se retrouvent au final...

Même si un certain nombre d'indices nous font penser que oui Ben est sur la voie d'un sevrage réussi, et que sa sincérité dans sa démarche est probante, on veut nous laisser penser, très justement mais subtilement, que rien n'est acquis. La détermination de chacun des deux personnages nous encourage à les suivre avec empathie, et sans jugement malvenus, ni d'un côté ni de l'autre bien entendu. Dans cette histoire chacun y met du sien, et même si la noirceur de l'environnement, souvent malheureusement inhérente au traitement de ces sujets-là, est bien présente, on peut se raccrocher aux sentiments d'amour filial et maternel qui transpirent et rassurent.

Une lueur dans cette nuit sans fin, et pas des moindres : l'apparition inespérée de la naloxone, substance antidote, utilisable en spray nasal, très efficace pour sauver des vies en cas de surdose d'opiacés...



Ben is back

Un film américain de Peter Hedges

Distribution : Julia Roberts, Lucas Hedges,...

Sortie française : 18 janvier 2019

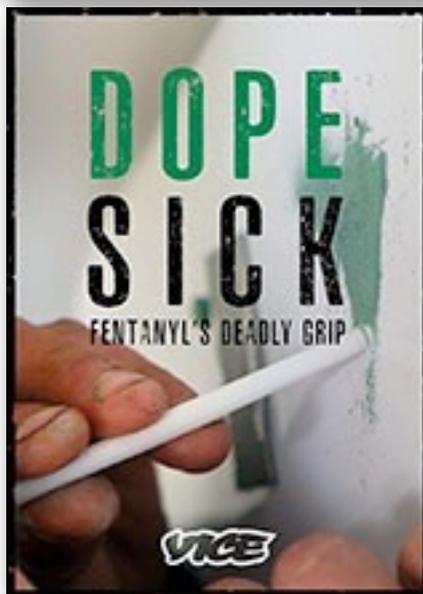
1h42mns

Aller plus loin



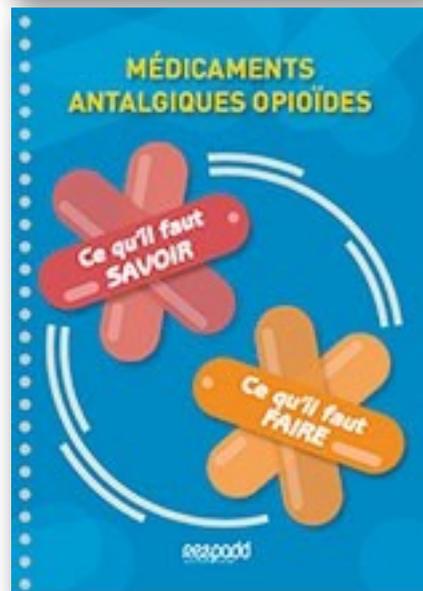
I'm gone **A film about Amy**

Documentaire canadien
de Geneviève Philippon
et Julie Bourdonnais
2015



Dope sick **L'emprise mortel du fentanyl**

Documentaire canadien
de Shawney Cohen
2016



Médicaments antalgiques opioïdes

Livret d'information
RESPADD, 2018



“Une heure pour sauver une vie”

Formation en ligne sur l'utilisation
de la naloxone pour la prévention
des overdoses aux opiacés
Association SAFE, 2018



AU MÊME MOMENT...

A l'occasion de la publication
dans le journal Mediapart
d'un article de Brendhan Kemmet
Stups, indics : les policiers et magistrats

A

u même moment à Paris, ça s'agite dans les hautes sphères du pouvoir judiciaire suite à une affaire ayant concerné le commissaire François Thierry, ancien chef de l'OCRTIS (Office Central pour la Répression du Trafic Illicite de Stupéfiants) en poste au moment de l'arrestation en 2015 d'un certain Sophiane Hambli impliqué dans la livraison de dix-sept tonnes de cannabis en provenance du Maroc, sept tonnes saisies dans un fourgon Bd Exelmans à Paris suite à une opération des douanes renseignées sur cette livraison. Bien entendu cette saisie historique d'octobre 2015 avait fait les beaux jours d'un commissaire auréolé à ce moment-là et du Président Hollande qui, comme tout président ou ministre de l'intérieur du monde entier, aime poser devant les caméras, le regard souriant pointant fièrement les dizaines ou centaines de "valises marocaines", à savoir ballots de cannabis... Le souci dans cette affaire du Bd Exelmans, c'est qu'il fut découvert que ce fameux Sophiane Hambli était informateur sous "l'autorité" directe du commissaire Thierry, et que cette livraison de cannabis était en fait ce que l'on appelle dans le jargon une "livraison surveillée" c'est-à-dire le suivi d'une opération de trafic de stupéfiant, dont l'autorité a connaissance, réalisé afin de mieux identifier les réseaux et ses acteurs, et de procéder à des flagrants délits. L'idée de "la livraison surveillée" est donc d'accompagner en quelque sorte un acheminement de stupéfiants sur le sol français, et non pas de l'empêcher même si, en matière de trafic de drogues, le logiciel interne de tout un chacun voudrait qu'il en soit ainsi. Les choses sont plus complexes que ça, mais qui dit "complexe" dit "trouble", et qui dit "trouble" dit "pas très net", et qui dit "pas très net" dit "louche", et qui dit "louche" pour finir, dit "illégal voire immoral". Dans cette affaire Sophiane Hambli, qui fut suivie d'autres du même acabit, une quantité non négligeable de cannabis aurait disparu dans l'opération au profit d'un indic soupçonné d'être en fait à la tête du réseau et cherchant ainsi à poursuivre son business avec la complicité de l'OCRTIS... L'objectif pour beaucoup d'informateurs est d'éliminer des concurrents, ce qui peut valoir aussi bien pour l'OCRTIS qui profite parfois de l'opacité de ces opérations pour court-circuiter d'autres services... Ces affaires successives mettent malheureusement en lumière des pratiques de

“livraisons surveillées“ mal encadrées et des partenariats douteux avec des indics qui le sont tout autant, mais n'est pas l'idée ?... Les organismes qui luttent contre le trafic de drogues semblent donc jouer depuis des années sur cette zone grise, en même temps très confortable et très risquée... Certains vous diront qu'il est difficile d'arrêter les gros poissons sans se mouiller un peu... Mediapart révèle dans son enquête la mise en place en octobre 2017, par la procureure générale de Paris, Catherine Champrenault, et la directrice centrale de la police judiciaire, Mireille Ballestrazzi, d'une plateforme d'accord sur l'encadrement de ces “livraisons surveillées“ et du recrutement et suivi des “informateurs“, “tontons“ recrutés à un niveau bien trop élevé du trafic, et sous une autorité policière directe bien trop élevée aussi, donc elle-même en déficit de surveillance et de contrôle... L'objectif de cette plateforme est d'améliorer la coordination entre les différentes autorités policières et judiciaires, et de poser un cadre plus précis auquel on ne saurait déroger. L'idée étant de pouvoir désormais se mouiller un peu ou se salir les mains de façon un peu plus réglementée, donc plus encadrée, pour que les méthodes employées, mises en place pour faciliter l'information, l'infiltration et le flagrant délit, n'aient pas l'allure de méthodes de “bandits“. Même si elles peuvent être très perfectionnées, certains vous diront sûrement que ces opérations grises avaient l'avantage d'une certaine souplesse et spontanéité, loin du carcan administratif et des contraintes qui sont associées aux nouvelles mesures mises en place, et qui risquent d'en limiter la portée et l'efficacité... Mais tout cela n'est-il pas qu'un leurre pour nous laisser penser que l'on peut mettre à mal les trafics et trafiquants en améliorant tout simplement les saisies... L'histoire des luttes contre les trafics nous montre que rien n'est moins sûr en la matière, et que des alternatives existent...

Image d'illustration : fotolia.fr



Stups, indics : les policiers et magistrats en quête de meilleures pratiques

Un article de Brendran Kemmet

Publié dans *Mediapart* le 10 janvier 2019

Article réservé aux abonnés du site

Aller plus loin



Trafic de drogue à Marbella : la chute stupéfiante du commissaire Thierry

Un article de Yves Bordenave

pour le journal Le Monde

publié le 28 février 2018

Article réservé aux abonnés du journal



L'infiltré

De la traque du Chapo Guzman au scandale français des stups

Récit de Hubert Avoine, avec Emmanuel Fansten

Robert Laffont, 2017



EXCUSE DE MINORITÉ

A propos de l'enquête de Romain Capdepon
paru aux Editions JC Lattès

Les minots - une enquête à Marseille

L

'excuse de minorité, dans ce que l'on appelle les quartiers Nord de Marseille, bénéficie avant tout, ne nous trompons pas, aux big boss du trafic de stupéfiants qui profitent de leur main mise sur les cités pour embaucher à bas coûts des petites mains volontaires, dont ils savent qu'elles seront dociles et sauront prendre les risques nécessaires au fonctionnement du trafic. Au pire, quelques heures ou une nuit passée au commissariat ne pourront que faire grandir leur réputation de caïds dans la cité. Ils en ressortiront "bonhomme" et sûrement pas "bolosse". Quand l'appel du gain et de la reconnaissance est pressant, à un âge où les quelques billets récoltés sentent bon l'autonomie financière, on a tôt fait de se rapprocher des "grands frères" pour avoir accès au clan, à ses activités et pouvoir se payer de quoi frimer un peu, se faire quelques frayeurs excitantes, satisfaire son envie de fringues de marque, et remplir à l'occasion le frigo familial. On ne parle pas ici de gros sous amassés en liasses cachées sous le matelas en attendant de les blanchir dans des lessiveuses à l'allure de paradis fiscaux, non, juste le quotidien bien amélioré pour des "minots", comme on les appelle à Marseille, qui quitteront peu leur Cité mais sauront y trouver une place et une reconnaissance dans cette nouvelle famille, celle du deal, famille qui sait payer pour les services rendus, mais aussi faire payer ceux qui ne filent pas droit. Car le risque est là, mal faire son boulot et être mis à l'amende comme on dit. La violence fait partie intégrante du pack de participation au deal, et ce mode de fonctionnement est accepté avec fatalité par des jeunes adolescents qui se construisent autour d'un système ultracapitaliste qui a produit ses propres règles, récompensant les bons éléments et minant les "défaillants" ou "récalcitrants"... Mais voilà, ces minots dont on parle, ont déserté l'école, ont envie de devenir "quelqu'un", ils s'ennuient et l'aventure est en bas des tours de la cité. Le trafic se présente comme un nouveau terrain de jeu où les repères sont vite pris...

« Bouillonnement hormonal de l'adolescence, furieuse envie de vivre, de profiter de tout, tout de suite, de combler les manques créés par une société de l'hyper consommation... »

Extrait p.123

Bien entendu, tous les minots, ces mêmes pas encore majeurs, ne rentrent pas dans le canna-cocabusiness ou narco-banditisme, comme l'appelle l'auteur de l'enquête, Romain Capdepon, journaliste à la Provence. Même si l'appel d'un marché lucratif est fort en bas de chez eux, et que ce marché occupe un espace laissé vaquant par les travailleurs sociaux, l'école et la police de proximité, certains adolescents échappent à tout ça grâce à leur environnement familial ou à des préoccupations ou passions plus constructives... Mais malheureusement, s'il est possible de ne pas rentrer dans le jeu, il est plus difficile d'en sortir. La pression du clan est forte, et les chefs de réseaux craignent pour leurs secrets de stockage et de vente. Il s'agit alors de protéger les minots dont la situation, si elle se complique et devient dangereuse, exige qu'on les exfiltre par exemple. Plus facile à dire qu'à faire quand la cible qu'ils peuvent avoir dans le dos les poursuit où qu'ils soient, et qu'une omerta tel règne sur la cité qu'il est difficile de mettre la main sur ceux qui font leur loi et tyrannisent les plus fragiles...

Le bon vieux banditisme marseillais à la "papa", assez facilement identifiable à l'époque, et dont les complicités avec les autorités permettaient de contrôler l'ensemble et limiter les dégâts, avait diversifié ses activités et vivait essentiellement du racket, de la prostitution, et des machines à sous.

**« Ces types-là
sont quasiment tous
des gosses du quartier.
Hier encore,
ils jouaient
innocemment dans
le jardin d'enfants... »**

Extrait p.14

Mais le début des années 2000 a vu naître, suite à un certain nombre d'arrestations et de règlements de compte, une autre forme de gangstérisme, plus dispersé, moins contrôlable, et qui ne repose pas sur des hommes au pedigree connu ou des règles mafieuses claires héritées des vieilles familles du cru. La population de truands qui a pris le relais est celle qui est née des dégâts des crises financières successives, et dont le socle familial et social est loin d'être stable. Le marché s'est alors concentré sur des trafics bien plus lucratifs : le trafic d'armes et surtout celui de stupéfiants accompagnant une montée en puissance de la demande de cannabis récréatif. Les nouveaux "voyous" sont issus des cités qui ont la particularité à Marseille, contrairement à Paris, de ne pas être situées en périphérie, mais bien dans la

ville. Les règles de fonctionnement ne reposent pas sur un véritable code d'honneur et des valeurs mafieuses, dont celle d'une famille protectrice de ses ouailles ou celle d'une hiérarchie presque immuable, mais bien plutôt sur une loi du plus fort et du plus coriace qui permet que tous les coups soient permis pour récupérer des parts de marché, "ramasser du cash" et impressionner ou déstabiliser les concurrents, même s'il faut aller jusqu'à tuer des mômes, car on en est là...

L'enquête de Romain Capdepon tourne autour d'une affaire qui a défrayé la chronique en novembre 2010, celle de deux adolescents victimes, aux pieds d'un des bâtiments de la cité du Clos la Rose dans les quartiers Nord de Marseille, d'une descente d'hommes cagoulés en armes, vidant leur chargeur sur Jean-Michel Gomez, dit "Michou", seize ans, criblé de balles d'une AK 47 (Kalachnikov), et sur Lenny, onze ans, qui tentait de fuir, atteint gravement mais miraculeusement sain et sauf même si les séquelles sont lourdes. Si Lenny ne participait pas au trafic de stupéfiants, Jean-Michel travaillait lui à temps plein pour le réseau comme guetteur. Trônant sur son fauteuil vert, il était prêt, à coup de "Ara", cri d'alerte balancé haut et fort, à avertir les vendeurs et l'ensemble du "four", c'est-à-dire la place de deal, de l'arrivée de toute personne indésirable, policier en civil ou groupe d'uniformes véhiculé. Jean-Michel avait terminé sa journée de travail. Il avait fini de "jobber", comme on dit dans le jargon, au moment où ses assaillants ont débarqué et tiré sans sommation bien entendu. C'était la première fois qu'un mineur se faisait abattre dans une Cité à Marseille. Le choc fut alors à la mesure de la prise de conscience de cette implication, loin d'être négligeable, des minots dans la structure du trafic...

Les guetteurs, appelés "choufs" ("Chouf" veut dire "regarde" en arabe), ou les vendeurs appelés charbonneurs, sont les premiers maillons de la chaîne de vente, et leur place leur vaut un salaire compris entre 50 et 100 euros par jour, mais aussi une exposition aux risques conséquents. Ce ne sont donc pas les plus gros salaires, ceux que s'attribuent les chefs de ré-

« Cette flexibilité à l'embauche et dans le fonctionnement des PME des stups ferait fantasmer les chantres d'un ultra-libéralisme décomplexé. »

Extrait p.39

seaux, responsables de secteur, grossistes ou semi-grossistes, qui sont les plus exposés. Ils font travailler des jeunes prêts à tout pour trouver une place, faisant parfois même des kilomètres pour se présenter le matin et postuler à un job à mi-temps ou temps plein. Le travail d'observation, de guet, était plutôt confié jusqu'il y a peu aux mineurs, mais étant donné que la justice a du mal à justifier d'une sanction pénale pour un poste qui con-

« Un pion interchangeable sur un échiquier aux règles sauvages, un laquais aux ordres de boss impitoyables, intouchables... »

Extrait p.17

siste à poser ses fesses sur un fauteuil ou un muret et à crier "Ara" à l'occasion, ces postes de guetteurs sont désormais aussi confiés à des majeurs. Les mineurs ont donc été réaffectés à la vente directe, plus exposée pénalement certes, mais pas quand l'excuse de minorité pointe le bout de son nez...

Attention, travailler pour un réseau à temps plein, comme le faisait Jean-Michel, ce n'est pas se la couler douce. Se sont des heures accumulées d'un travail parfois rébarbatif car parfois ennuyeux, réalisé en extérieur qu'il fasse

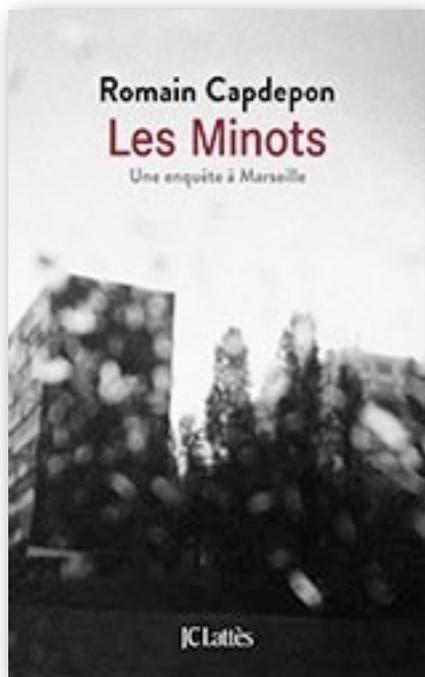
beau, qu'il pleuve ou qu'il vente, avec des risques certains liés à la visibilité d'un trafic qui se déroule sur la voie publique, même si la part des livraisons à domicile augmente pour limiter justement cette visibilité, aussi bien du côté des acteurs du trafic que des clients... Ce travail leur demande de la concentration et de la vigilance. Les adolescents ne prennent pas leur travail à la légère, d'autant plus que les sanctions sont sévères s'il est mal fait. Ici pas de juridiction des prud'hommes accessible en cas de conflit avec l'employeur. Les minots ne considèrent pas non plus ce travail comme moralement répréhensible, puisqu'il s'agit d'un commerce de produits de grande consommation. Ils ne font que guetter ou vendre. Tant qu'il y aura de la demande, il y aura de l'offre... Bien entendu, il est souvent difficile pour eux d'intégrer le fait que souvent, ramené au taux horaire, leur travail est peu rémunérateur au regard du SMIC par exemple et de la prise de risques, risques qui peuvent se transformer assez vite en dommages graves comme on l'a vu dans cette affaire du Clos la Rose.

L'intérêt de cette enquête de Romain Capdepon est qu'elle ne se contente pas de décrire le fonctionnement d'un trafic et d'aligner les chiffres de la

délinquance juvénile et le nombre de morts que comptabilisent chaque année les cités. Elle personnalise les problématiques en rentrant au coeur de chaque drame pour en montrer toutes les implications et faire prendre conscience à tout un chacun qu'il s'agit bien là "d'enfants de la république", comme on dit pompeusement mais justement, jeunes ou moins jeunes, et qu'il serait temps que les pouvoirs publics réagissent et s'emparent d'une problématique sérieuse, au risque de continuer à entretenir un semblant de paix sociale qui ne bénéficie au final qu'aux têtes de trafic... Bien entendu les solutions ne tombent pas du ciel et il serait sûrement présomptueux de penser qu'injecter quelques millions ou mettre en place de nouvelles politiques moins répressives, même si elles sont grandement souhaitables, va régler d'un coup de baguette magique la situation professionnelle et sociale de ces populations. Ce n'est probablement que la coordination de tous les secteurs, économiques, scolaires, judiciaires, sanitaires, écologiques et bien d'autres... qui pourront sortir ces jeunes d'une situation plus que précaire pour beaucoup d'entre eux, même si certains semblent s'en contenter quand la société, hors des murs de la cité, ne leur rend pas toujours la tâche facile. Ceci dit sans aller jusqu'à les dédouaner de toutes capacités d'agir, capacités qu'il faut accompagner... Beaucoup tout de même de ces jeunes considèrent, en grandissant et en observant le système de l'intérieur, que ce travail sera sûrement pour eux éphémère, le temps de "se faire de l'argent", car les places en haut de la pyramide sont chères. Et même si *Scarface* reste une référence dans ce milieu, et que les fantasmes de grandeur sont persistants, ce serait sous-estimer ces jeunes dealers, minots ou pas, que de les croire inconscients et naïfs. Ils peuvent eux aussi avoir en grandissant des désirs de construction future d'une vie plus "traditionnelle", sans que ce soit péjoratif, et des rêves qui ne se limitent pas aux "belles bagnoles" et manteaux de fourrure qu'ils voient dans les films de gangster. Ils savent aussi parfois faire la part des choses heureusement... Les faire sortir de ce marché illégal c'est d'abord essayer de leur proposer dans l'immédiat de quoi faire vibrer leur vie d'adolescent en quête de sensations fortes comme celle de beaucoup d'adolescents...

**« Ils ont fait le choix
du réseau...
...Bien sûr, beaucoup
paraissent perdus pour
la cause. Mais il y a
urgence à agir.
Ce ne sont que des
enfants. »**

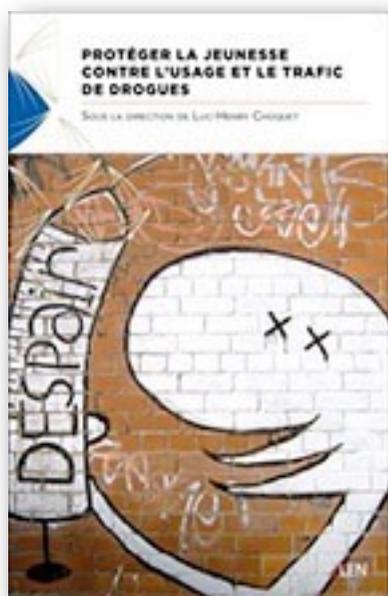
Extrait p.170



Les minots
Une enquête à Marseille

Enquête de Romain Capdepon
Editions JC Lattès, janvier 2019
250 pages - 17 euros

Aller plus loin



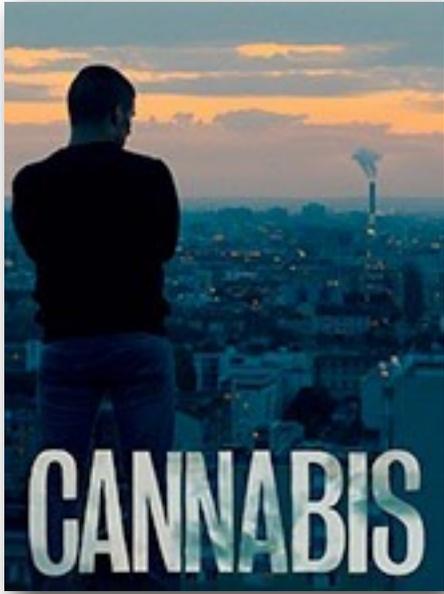
***Protéger la jeunesse contre l'usage
et le trafic de drogues***

Sous la direction de Luc-henry Choquet
Edition du Net, 2017



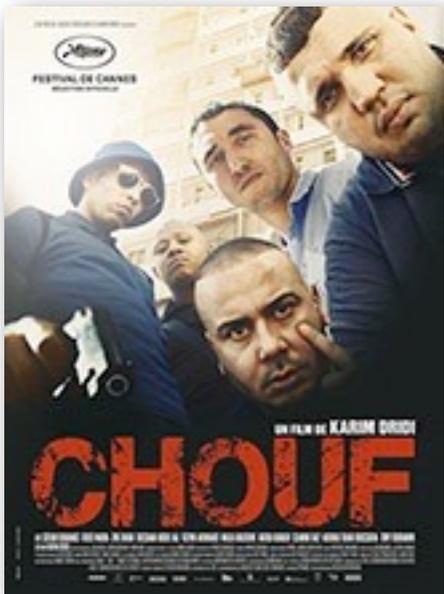
La fabrique du monstre

Enquête de Philippe Pujol
Edition poche Points, 2017



Cannabis

*Une mini série télévisée de Hamid Hlioua
1 saison, 6 épisodes ARTE, 2016*



Chouf

*Un film de Karim Dridi
Sortie en salle, octobre 2016*



Paulette

*Un film de Jérôme Enrico
Sortie en salle, janvier 2013*



SAME OLD SHIT©

A l'occasion de la lecture, suite à l'exposition
Basquiat à la fondation Louis Vuitton,
du récit de Jennifer Clement
paru aux Editions Christian Bourgeois
La veuve Basquiat

V

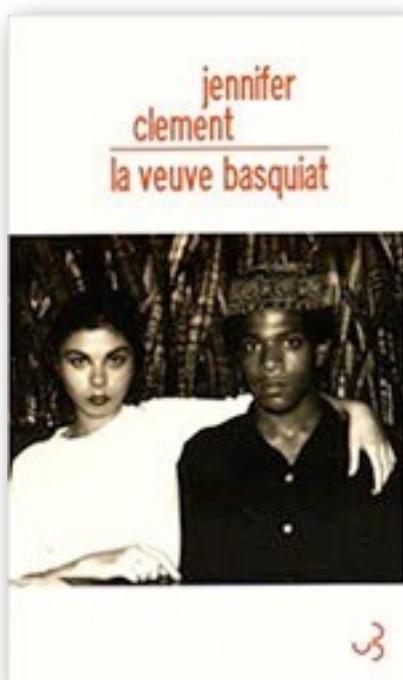
ingt-sept ans est l'âge emblématique où nombre d'artistes de renom, et sûrement d'autres, moins connus, nous ont quittés avec une ultime charge de dopamine dans le cerveau. Jean-Michel Basquiat fait partie de ceux-là et pour ceux qui ont eu la chance de voir l'exposition qui lui est consacrée à la Fondation Louis Vuitton à Boulogne Billancourt, exposition prolongée jusqu'au 21 janvier, l'occasion d'en savoir un peu plus sur ce qui l'a conduit à une ultime injection, nous est donnée par Jennifer Clément, proche de Suzanne Mallouk, compagne des dernières années de Basquiat, mais appelée "la veuve Basquiat" par un ami bien avant la mort du peintre... L'auteure nous raconte ici, en quatre-vingt sept fragments, la relation amoureuse tumultueuse qu'ont entretenue Suzanne et Jean-Michel, sur fond de scène artistique foisonnante mais aussi de consommation de cocaïne, d'héroïne ou autres psychotropes...

C'est au tout début des années quatre-vingt, dans un bar où elle travaillait, que la jeune barmaid canadienne d'origine palestinienne rencontre le jeune peintre d'origine portoricaine d'un côté et haïtienne de l'autre. Les deux tourtereaux, d'une vingtaine d'années à peine, s'appriivoisent très vite. Leur histoire sentimentale en dents de scie se prolongera quelques années, et même si un terme sera finalement mis à leur relation, Suzanne sera aux côtés de celui qu'elle appelait simplement Jean quelque temps avant qu'il décède... La jeune femme était, comme Jean-Michel, adepte d'un mode de vie bouillonnant, faits de rencontres artistiques prometteuses, mais aussi d'excès en tout genre. Elle consommait de l'héroïne du matin jusqu'au soir "pour se tenir chaud et se mettre à l'abri" raconte son amie Jennifer. "Elle cache sa poudre blanche dans sa crêpeure laquée à la salive"... A la mort de son amant devenu ami, celle que Jean-Michel Basquiat appelait *Venus*, quitte le monde artistique New-yorkais et entreprend des études de médecine qui la conduiront vers l'exercice de la psychiatrie, avec une orientation vers l'addictologie.

Dans ce récit pluriel et agréablement peu structuré, la parole est souvent donnée à cette veuve circonstancielle, personnage principal de cette histoire d'amour, jeune femme qui a su accompagner avec chaleur, ten-

dresse et une grande patience les états, éclats et émotions d'un jeune homme qui après avoir consommé pendant longtemps pour se mettre au travail, travail prolifique d'ailleurs, s'est laissé envahir par ces deux poudres blanches, cocaïne et héroïne, dont l'une lui fut fatale. Il meurt le 12 août 1988 étouffé par son vomi suite à une overdose d'héroïne...

Vous ne verrez aucune trace de sa consommation dans son travail de peintre, car ce n'était pas son sujet de prédilection, plutôt son pain quotidien. Tous ces usages, en même temps que son besoin d'anesthésier sa rage interne, tout en continuant à l'exprimer sur la toile, ont accompagné la fin de sa courte vie concentrée, d'après Suzanne Mallouk, sur la peinture, la télé, le dodo, ses doses de cocaïne sniffée pour tenir, son alcool pour faire passer l'effet de la coke, et enfin son héroïne en injection pour s'endormir, le tout consommé sans modération en lâchant les billets comme d'autres lâcheraient des pièces jaunes, c'est-à-dire sans compter... Le succès est là et bien là pour un jeune Basquiat dont les toiles sont vendues dans les galeries, déjà à l'époque, à des prix exorbitants. Mais son ambition est d'acquérir une reconnaissance artistique nationale en rentrant dans la collection des musées, ce qui lui manquera de son vivant. Ce succès de galeries finira par encombrer un jeune homme qui encaissera difficilement la mort de son grand ami Andy Warhol et vivra alors cloîtré dans son loft de Grosby Street... La fulgurante de son succès restera à l'image des graffitis laissés sur les murs de la City, graffitis, signés SAMO© (Same old shit), qui firent sa renommée au début de son parcours artistique...



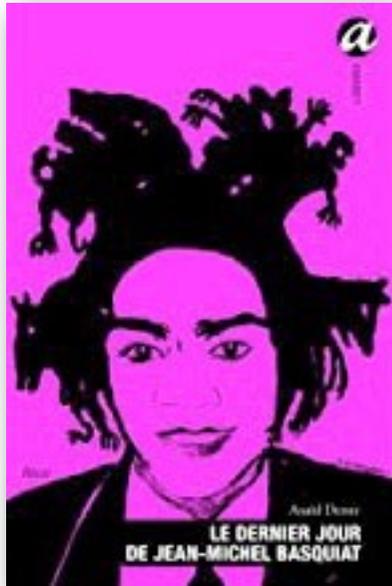
La veuve Basquiat

Un récit de Jennifer Clement

Editions Christian Bourgeois, 2016

208 pages, 14 euros

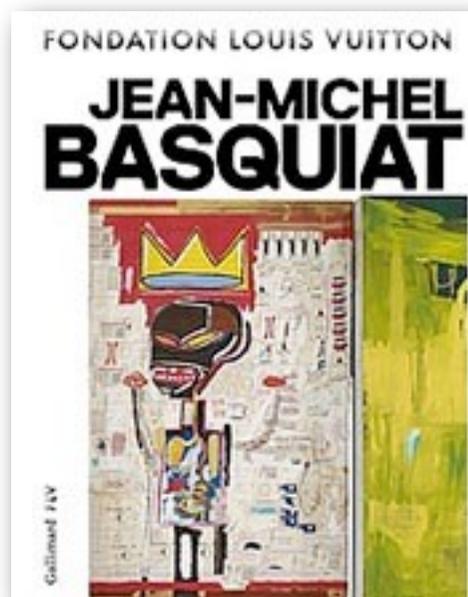
Aller plus loin



Le dernier jour de Jean-Michel Basquiat

Un récit de Anaïd Demir

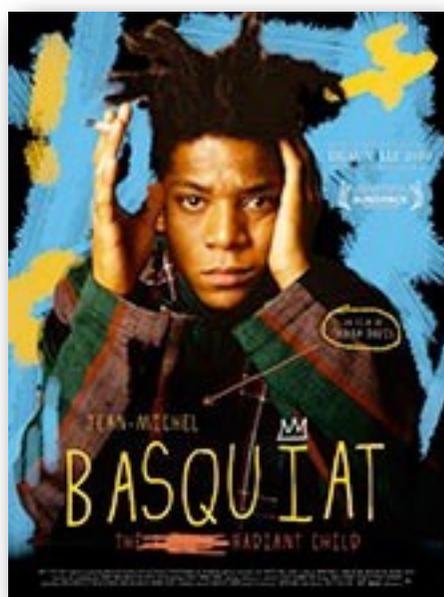
Editions Anabet, 2010



Jean-Michel Basquiat. Le catalogue

Sous la direction de Dieter Buchhart

*Editions Fondation Louis Vuitton,
Gallimard, 2018*



Jean-Michel Basquiat : The radiant child

Un film de Tamra Davis

1h28min, 2010



ETAT D'URGENCE

.....

A propos du roman de Denis Michelis
paru aux Editions Notabilia

Etat d'ivresse

U

ne semaine, c'est le laps de temps laissé à cette mère de famille pour tenter de nous faire croire que ça ne va pas si mal de son côté mais que tout pourrait vraiment aller mieux si le sort ne s'acharnait pas contre elle. Du lundi au samedi... ou dimanche... ou peut-être un autre jour (Elle ne sait plus.) elle nous raconte au présent comment se passent au quotidien ses journées avec en toile de fond une consommation chronique d'alcool. Le huis clos est presque total avec quelques rares sorties judicieuses pour refaire des réserves indispensables à la lutte contre le manque et à une bonne tenue de route. Peu de rencontres : un fils adolescent de dix-sept ans qui ne tient pas à assister à la léthargie et à la "descente aux enfers" de sa mère ; une voisine discrète qui se cache derrière ses voilages pour éviter, dans la mesure du possible, d'entrer en contact ; un mari absent qui, quand il est là, pose des ultimatums; un sans domicile fixe sans âge avec qui faire un brin de causette en espérant éviter une identification à son mode de vie ; quelques clients de la supérette du coin qui, comme notre héroïne, font la queue à la caisse en espérant pouvoir rentrer chez eux au plus vite et vider le contenu alcoolisé de leurs sacs en plastique jaune fluo... On s'éloignera donc très peu de la demeure familiale perdue au milieu de nulle part comme notre héroïne dans une situation peu enviable. Une héroïne oui, parce que c'est bien elle qui se débat et se dévoile au grand jour, courageusement ou non, derrière sa parano, sa mauvaise foi caractérisée, ses mensonges dont elle sait bien que l'on en sera aussi peu dupe que son fils, sa voisine ou son mari... Elle demande juste un peu d'attention, de réconfort, d'écoute, de chaleur, et moins d'accusations, de réprimandes et de jugements. A bon entendeur salut...

« Pas question de me précipiter sur l'alcool comme ces femmes au visage triste, marbré de grandes plaques de couperose. Je ne suis pas de celles-là. »

Extrait p.123

On n'en saura pas plus, à la fin des cent soixante pages de ce récit à la première personne, sur le pourquoi du comment on en est arrivé là, mais finalement quelle importance ? On ne pourra pas prendre appui sur le récit des événements passés pour soulager les peines et les tourments

**« Quel destin cruel
de voir le monde
autour de soi
s'amenuiser. »**

Extrait p.87

d'une femme qui s'accroche à sa béquille alcoolique comme à un animal de compagnie qui lui rend, pour son plus grand bien et son plus grand malheur, l'attachement qu'elle lui porte. L'alcool commence à faire le vide autour d'elle. Cette semaine de récit semble cruciale car elle accompagne toutes celles qui ont précédé et qui n'ont pas été visiblement de tout repos pour son entourage. Peut-être la semaine de trop. Celle qui verra les rapports avec son fils se détériorer. Celle qui verra son employeur demander un break comme on le ferait dans un couple pour essayer de se faire croire que l'avenir nous réserve les mêmes bonnes surprises qu'un début de relation. Celle qui verra une voisine, à bout de tous ces mensonges et agressions verbales et surtout physiques, ne plus jamais vouloir entendre parler de services à rendre. Celle qui verra enfin un mari, rentré de quelques jours en mission pour poser les termes d'un nouveau contrat familial et marital où les alternatives proposées à son épouse sont peu engageantes... C'est finalement le déni persistant, plus que l'alcoolisation, qui aura raison de la patience de son entourage. A force de ne pas avouer son mal, à force de toujours contourner la vérité pour sans cesse tout vouloir justifier et tout vouloir expliquer des errances persistantes, on s'épuise et on épuise les autres...

Cette semaine de trop commence par un lundi où les rôles sont inversés. C'est le fils qui demande à sa mère où elle a traîné dehors, ce qu'elle y a fait, d'où elle vient, qui elle a vu, et sur un ton qui est peut-être celui de l'inquiétude mais qui résonne dans l'esprit de sa mère comme un interrogatoire dont il faut se défaire en trouvant l'inspiration, en rassurant tant qu'on peut sans en dire trop. "Capharnaüm" est le mot que Tristan, cet adolescent de dix-sept ans, associe à sa mère. Il suffira qu'il soit parti pour que la soif resurgisse... On dissimule l'alcool dans des bouteilles en plastique de lait qu'on est seule à boire, ni vu ni connu je t'embrouille, juste un temps bien entendu. Il faut attendre la deuxième, troisième ou quatrième gorgée pour que le goût du Pouilly fumé chasse le goût désagréable du plastique et surtout fasse son petit effet. Après ça on va prudemment, en faisant attention de ne pas tomber, descendre à la buanderie fouiller der-

rière les détergents et les assouplissants pour y dégoter de quoi remplir à nouveau les bouteilles de lait vides. Des hallucinations auditives accompagnent toujours ce séjour à la cave, comme un rappel discret du manque contre lequel il faut lutter... Notre narratrice est *enquêtrice, journaliste, rédactrice*, comme elle dit, et quand on est *enquêtrice, journaliste, rédactrice*, on ne veut pas se laisser marcher sur les pieds par un fils qui nous fait la leçon quand il nous retrouve avachie sur la table de la cuisine avec une bouteille de rhum vide à ses côtés, et nous reproche de n'avoir pas travaillé aujourd'hui. Elle demande un peu de clémence, Nom de Dieu est-ce trop demander ?... Entre deux *fondus au noir*, qui sont autant de black-out, elle imagine pouvoir défendre le fait qu'un homme s'est introduit chez eux et a sifflé toutes les bouteilles... Mais personne ne la croit. Elle clame que rien ne serait arrivé si ses deux hommes, à savoir son époux et son fils, ne l'avaient pas abandonnée...

Le mardi est le jour où François, le rédacteur en chef du magazine pour lequel elle travaille, lui rappelle son retard dans un rendu d'article, et lui annonce que si elle ne s'agite pas, *elle et lui vont avoir un problème*. Mais François et elle n'ont visiblement pas les mêmes priorités. L'objectif aujourd'hui est de pouvoir emprunter la voiture de Célia, la voisine, pour soi-disant aller récupérer son fils blessé au Lycée. Célia sera conciliante, mais pour la dernière fois. Elle sait confronter sa voisine en mettant en avant qu'elle maltraite un fils qui a peur d'elle. Ah oui ?! Ah bon ?! Comment ça ?! Que nous raconte donc là Célia ?! On ne veut pas y croire, on ne veut pas y penser, et on se réfugie alors au rayon spiritueux pour oublier l'annonce de ce scoop... Pourquoi faut-il toujours devoir se justifier auprès de son fils et de sa voisine d'avoir trouvé un prétexte fallacieux pour emprunter une voiture même si... *Comment ça, je n'ai plus de permis ? Mais si j'ai le permis....* Elle se rebiffe, elle chasse son fils. Elle sait qu'elle a besoin d'aide, mais elle a aussi besoin d'indulgence, et surtout d'attention, de tendresse, et d'amour... Alors le déni sera peut-être moins encombrant, car ce déni, conscient ou inconscient, repose en partie sur une culpabilité pesante qui peut être alimen-

**« Lorsqu'on vous
accuse d'avoir perdu
toute dignité,
vous pouvez tout
vous permettre. »**

Extrait p.55

tée par la personne “alcoolique” elle-même, mais aussi par le regard, bien ou malveillant, compatissant ou non, de son entourage.

Mercredi et jeudi, jours de déni. Comme tant d'autres. On explique à son patron qu'on est malade, mais que oui bien entendu l'article sera rendu dans les délais. On boit du gin, beaucoup de gin, pour trouver l'inspiration et se donner la force de travailler... Mais le gin ne passe pas, et on se rend malade... Son fils lui fait remarquer, mais elle est convaincue qu'il lui veut du mal... En regardant la télé, on nous annonce aux informations que “l'état d'ivresse” est reconduit pour six mois. Un “Etat d'ivresse” pour un “état d'urgence”, comme un lapsus révélateur.

Vendredi, l'impatience du retour de son mari monte... François, le rédacteur en chef, propose qu'elle et lui fassent une pose dans leur collaboration. Trop de retards, trop de corrections à faire sur les articles livrés, trop de malveillance envers sa collaboratrice, etc... Trop c'est trop!! Elle aligne les mignonnettes de vodka en réserve, et les vide une par une. Elle polémique avec la voisine qui, décidément, ne veut plus lui prêter sa voiture.

Qu'à cela ne tienne, elle ira à la supérette à pieds, elle en est capable... On essaie aussi de croire que oui, on a décidé d'accepter de se faire soigner, pour son fils, pour son mari...

**« Je n'ai pas
besoin d'hôpital
ni de tutelle,
je veux juste
que quelqu'un
m'entende. »**

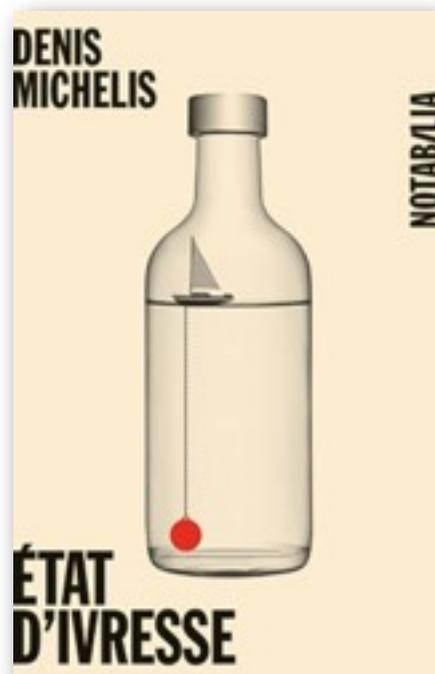
Extrait p.163

Samedi ou dimanche, les éléments se déchaînent. Ca y est, on y est, le moment fatidique où son mari lui demande de choisir entre un internement volontaire pour une cure hospitalière et un placement sous tutelle. En attendant, le fils ira vivre chez son père. Ce choix n'est pas réellement un choix, mais un ultimatum. Sinon quoi ? Personne ici n'accompagnera notre héroïne, où alors on n'en

est plus là, ou alors si peut-être mais on ne nous en dira rien.

On a laissé passer une semaine dans la vie d'une femme alcoolo-dépendante sans nous laisser entrevoir une suite et une fin heureuse au récit. Pas question d'happy-end dans cette fiction à la première personne qui ressemble à s'y méprendre à un récit de vite “authentique”... La pure fic-

tion, que défend ardemment l'auteur, sait faire entendre ici les voix de celles et ceux qui, dans l'ombre, vivent au quotidien leur addiction, que ce soit à l'alcool ou à une autre substance psychoactive. La légitimité d'un récit entièrement fictionnel, comme celui de Denis Michelis, tient à une expression juste de l'universalité des sentiments et des émotions qui traversent cette jeune femme et plus globalement les rapports familiaux dans ces problématiques de dépendance et de co-dépendance... Pas de raison donc de se priver de la fiction, bien au contraire, même s'il est vrai que ce sujet de l'alcool-dépendance est souvent bien accueilli chez les éditeurs en quête de récits d'addiction, surtout de personnalités, à publier...



État d'ivresse

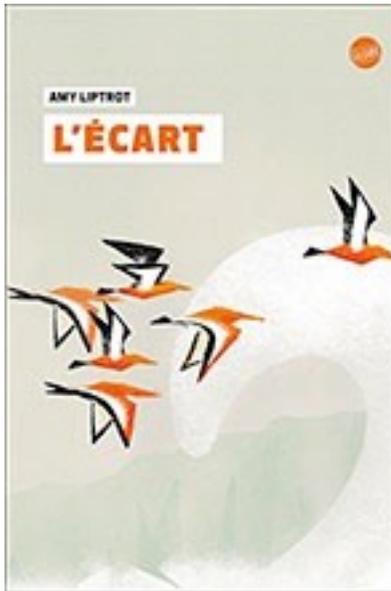
Un roman de Denis Michelis

Les Editions Notabilia

Parution : 03/01/2019

180 pages - 14 euros

Aller plus loin



L'écart

*Récit de Amy Liptrot
Edition Globe, 2018*



Le bonheur inattendu de la sobriété

*Récit de Catherine Gray
Edition de l'Opportun, 2018*



Toute honte bue : L'alcoolisme au féminin

*Essai de Laure Charpentier
Edition Denoël, 1993*



AU MÊME MOMENT...

A l'occasion de la parution dans le magazine
Antidote (excess hiver 2018-2019)
d'un article de Sofinan Aissaoui
*Smart drugs : et si les pilules nous
rendaient plus intelligents ?*

A

u même moment aux Etats-Unis les étudiants, mais pas qu'eux, ont désormais troqué le bon vieux litre de café journalier par un dopant tout aussi légal quand il est prescrit par un médecin pour des troubles du déficit de l'attention, à savoir l'adderall, molécule amphétaminique qui circule depuis quelques années déjà, et en quantité sous le manteau, sur les campus américains, mais pas uniquement là bien entendu. Cette molécule permet à l'utilisateur de moins ressentir la fatigue et de mobiliser toute son attention et son intelligence... Une ordonnance suffit à s'en procurer, et s'en être procuré suffit à en vendre pour peu que la prescription ait été de complaisance. Bien entendu, si les fournisseurs venaient à manquer parmi les connaissances, le bon vieux réseau internet saura dépanner... Qui pourrait reprocher à un étudiant ou à une étudiante, en quête de réussite professionnelle et sociale, poussé(e) par ses proches et un oncle Sam qui le ou la pointe du doigt, de booster ses performances avec une gélule de petite taille qui n'a rien de bien inquiétante puisque prescrite comme médicament par des médecins ayant pignon sur rue... Il est facile de se déculpabiliser quand on est loin d'être le seul ou la seule à en prendre; que les notes augmentent, que les parents sont contents, que la société qui nous invite à aller plus loin et plus haut, valorise nos performances; que l'adderall n'est pas vraiment considéré comme une drogue puisque "la drogue" ça ne ressemble pas à ça d'après les images et les idées qui circulent à droite et à gauche; que "Nom de Dieu mais c'est bien ma liberté de me doper pour travailler mieux puisque je ne fais de mal à personne et qu'on ne peut pas vraiment appeler ça de la triche puisque tout le monde, du moins ceux qui en ont les moyens, en consomment aussi"... Même si l'ironie parcourt bien entendu le passage ci-dessus, pas question ici de condamner a priori des usages dont les motivations tout à fait cohérentes après tout... L'adderall a des vertus non négligeables pour des consommateurs qui savent en faire usage, et s'ils sont accompagnés dans leur dosage et dans la durée du traitement car, et c'est là que le bât blesse parfois, un médicament est censé être associé au traitement du mal qu'il est invité à soigner, et non pas à être détourné... Cette molécule d'adderall est, on le sait depuis longtemps, efficace en effet dans le traite-

ment du trouble déficitaire de l'attention (ADHD : Attention Deficit Hyperactivity Disorder) et c'est principalement dans ce cadre-là qu'elle est prescrite... Mais dans une industrie pharmaceutique qui sait promouvoir ses produits et essayer d'en faire des biens de grande consommation, le trouble déficitaire de l'attention a toute sa place dans ces diagnostics un peu rapidement posés. Et si le déficit d'attention n'a pas été véritablement établi mais que la nécessité de performance fait loi, il suffit de faire confiance au bon vieux Docteur Knock qui saura nous trouver où ça nous chatouille et où ça nous gratouille pour nous faire bénéficier de cette substance psychoactive. Elle a la propriété, comme d'autres stimulants, de bloquer la recapture de la dopamine par le neurone qui l'a libérée dans un espace inter-synaptique où le surplus de ce neuromédiateur sera toujours le bien venu puisqu'il permet d'éclairer le circuit de la récompense, et augmente alors la sensation de plaisir... Très bien, on a compris, les consommateurs américains d'adderall, médicament bien moins prescrit en France, y trouvent leur compte. Mais quand est-il alors des problèmes qui peuvent y être associés ? La consommation mal dosée, chronique et non contrôlée d'un psycho-stimulant, dans une société de la performance qui prône le dépassement de soi pour le dépassement des autres, ne peut échapper aux côtés obscurs de la force, c'est-à-dire à un risque de trouble de l'usage qui peut être sévère, avec des symptômes de manque qui peuvent être handicapants, ainsi que des troubles cardiaques et psychiques à ne pas prendre à la légère... On a rien sans rien, vous diront les fervents défenseurs de l'adderall sans s'inquiéter d'un avenir qui pourrait tendre, sans vigilance, vers la crise des opiacés que subit en ce moment le continent nord-Américain... Affaire à suivre... A distance donc.

Image d'illustration couverture : fotolia.fr

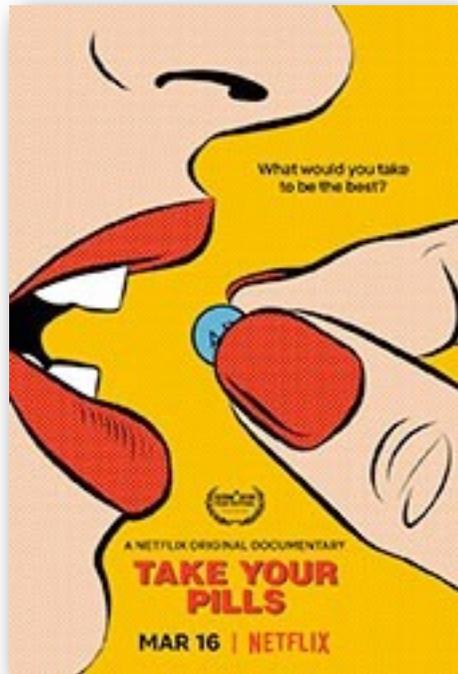
ANTIDOTE

Smart drugs : et si les pilules nous rendaient plus intelligents ?

Un article de Sofian Aissaoui, extrait de *Antidote : Excess hiver 2018-2019*

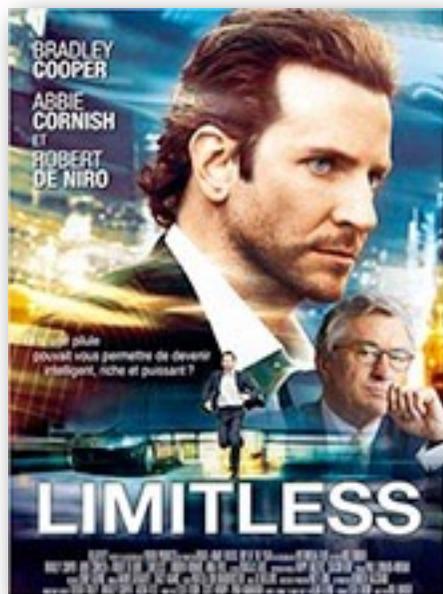
En accès libre sur le site du magazine

Aller plus loin



***Take your pills
intelligence sur ordonnance***

Documentaire de Alison Lyman
Netflix, 2018



Limitless

Film de Neil Burger
Sortie française - 2011



QUATRE MARCHES ET PLUS...

A propos de la bande dessinée
parue aux Editions Grand Angle
de Stéphane Louis et Véra Daviet

Mon père ce poivrot



Quatre, c'est le nombre nécessaire de marches à gravir pour pénétrer dans le bar de Salim, mais c'est aussi le nombre d'hommes assoiffés qu'on y retrouve ce soir-là pour étancher leur soif d'alcool à la nuit tombée... Une femme courte vêtue, tout aussi assoiffée et toute aussi une habituée que les hommes visiblement, fait une entrée tonitruante dans le bistrot et paie sa tournée pour remonter le moral de tout le monde.

Elle prend beaucoup de place mais ce n'est pas à elle que Lulu, notre sauveur de zadiste (vous comprendrez plus tard pourquoi), et héros de cette histoire, va adresser ses regards, mais à l'écran de télévision qui diffuse les informations nationales. Il croit y avoir reconnu son fils, activiste de la révolte zadiste de Notre Dame des Landes. Le sang de Lucien, chargé lourdement en alcool, ne fait qu'un tour, et l'homme décide ce soir-là de partir en mission, c'est-à-dire sauver son fils âgé d'une vingtaine d'années, avant qu'il ne lui arrive quoique ce soit. Juste pressentiment... Dès le lendemain, une chose est sûre, il abandonnera ses compagnons de picole et arrêtera de boire pour de bon. Le pari est lancé, et cette fois-ci sera la bonne, il en est convaincu! Rien ne pourra le distraire de cette mission périlleuse mais qui donne un nouveau sens à sa vie...

Ce personnage de Lulu est inspiré du père de Stéphane Louis, l'auteur de cette bande dessinée, présentée comme une "fictiographie". Cette fiction graphique est en effet nourrie, comme il est dit, d'anecdotes et expressions inspirées de la vie du père de Stéphane, prénommé Maurice, longtemps appelé Lucien par erreur. Elle est aussi inspirée de sa mère Louïsette, présente également dans l'histoire. Par contre les deux enfants du couple n'apparaissent pas dans la bd. Pour le reste, à savoir l'intrigue étonnante qui nous est proposée et qui va conduire à un retournement fictionnel de la petite histoire dans la grande (sans que nous puissions vous en dire beaucoup plus), toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé n'est pas totalement fortuite. Le fils zadiste à sauver

« Je vais arrêter de boire. tant pis pour le dernier verre. J'arrête mes bêtises pour toi ! je dois sauver une vie, la tienne. Et pour ça je dois changer ! »

*Lulu à lui-même.
Extrait p.21*

est un certain Rémy, en référence sûrement à Rémi Fraisse, jeune homme tué sur le site de la ZAD en octobre 2014...

Mon père, ce poivrot, c'est bien sûr aussi ce héros qui, non seulement renversera le cours des événements, mais réussira surtout à dépasser son addiction à l'alcool pour agir concrètement, et retrouver sa femme et son fils perdus de vue depuis des années à cause de sa consommation problématique. Lulu a décidé de se mettre en route pour de nouvelles aventures au galop désencombré du poids d'un usage chronique qui l'a isolé des membres de sa famille.

Bien entendu, le cheminement de Lulu ne sera pas un long fleuve tranquille, mais bien plutôt un chemin caillouteux, car des obstacles vont se dresser sur sa route. Mais le héros "poivrot" en a vu d'autres et sa détermination n'a d'égale que la quantité d'alcool ingurgitée jusque-là, alcool qui vient se rappeler aux bons souvenirs de Lulu, avec des symptômes de manque qui apparaîtront assez vite... En attendant, il faut se mettre en route, alors on commence par faire le grand ménage chez soi comme

**« Pis, j'ai soif, merde !
Ca me crampe
le bide ! Deux jours
sans une goutte
de bibine ! J'ai soif,
alors que je suis rincé
de l'extérieur »**

Lulu à lui-même
Extrait p.27

pour se débarrasser de sa vie d'avant. On donne en gage son alliance à Salim à qui on a laissé une lourde ardoise... Au cas où on ne revienne pas... On quitte sa demeure, sur les hauteurs d'un Saint Denis revisité dans la banlieue nord de Paris, pour se rendre en stop... Quelle idée... à Nantes. On résiste à la tentation de boire titillée par tous ces panneaux publicitaires en quatre par trois. On lutte contre les crampes d'estomac qui accompagnent cette irrésistible envie et besoin de boire. On se prend la flotte, le vent, la boue, et le regard malveillant des automobilistes qui ne l'accompagneront pas... Alors

Lulu décide de faire machine arrière... Retour à la case départ. Il encaisse son échec et se flagelle en laissant transpirer toute sa culpabilité de "mauvais père", de "mauvais mari", de "bon à rien" de "poivrot" qui "n'est pas un héros"... Allez va, il s'en retourne à Saint Denis et à la "binouse" la queue entre les jambes, décidément incorrigible, pense-t-il...

La nuit portera conseil... L'aide de Louissette, son ex-femme, qui habite à Rennes, ne sera pas de trop pour accomplir une mission qui en vaut la chandelle... On vide la maison et le porte-monnaie. On résiste tant bien que mal à la tentation d'un dernier verre pour la route... On se rend à la gare Montparnasse avec un billet de train en poche... Pas de chance il faudra passer la nuit là car le prochain départ réservé n'est que pour le lendemain matin... Enfin on part !... Et enfin on arrive en Bretagne... La suite nous réservera de plus ou moins bonnes surprises. Mais c'est acquis, Lulu n'a pas bu depuis quarante-huit heures, car oui on peut compter en heure. Une heure de sobriété, c'est toujours ça de gagner vous diront les Alcooliques Anonymes... Difficile de savoir si le parcours d'abstinence que s'impose Lulu aurait tenu la distance car la fin de la bande dessinée ne nous permet pas de le savoir...

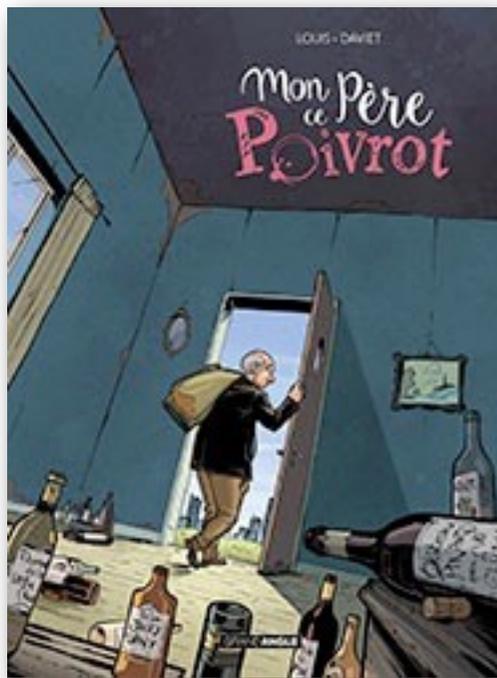
Même si cette abstinence totale est l'option forte que Lulu a choisie pour mener à bien sa mission, une reprise de sa consommation ne doit pas être perçue comme une "rechute", comme il est souvent dit. Personne n'a "chuté", ou "rechuté" ici, ou alors par maladresse, ou d'avoir trop bu. La "chute" est souvent associée à l'échec et pèse de tout son poids sur la construction d'une confiance en soi qui facilite l'auto-changement et le pouvoir d'agir. L'addiction est un processus, et le sevrage aussi. On peut peut-être alors plutôt parler de reprise dans le temps du contrôle d'un désir de boire ou, comme on l'entend souvent, d'une liberté de pouvoir s'abstenir. Plus que des succès ou des échecs, il y aura des hauts ou des bas. Cela fait partie du processus, inverse à celui de l'addiction...

Quelques flash-back dans le parcours de vie de Lulu nous permettent d'en savoir un peu plus sur le pourquoi du comment l'alcool est entré dans sa vie avant de l'encombrer, et sur l'impact qu'il a eu sur sa vie familiale... Mais même si le fils de notre histoire a beaucoup de ressentiments envers son père, l'hommage rendu par l'auteur de cette bande dessinée à son propre père, décédé lui des suites de sa consommation d'alcool en 2006, est authentique et surtout pas larmoyant. La page d'écriture rédigée par cet auteur, Sté-

**« Ne laisse personne lui
manquer de respect...
Ne laisse personne
l'appeler autrement
que par son nom.
Lulu, pas poivrot,
pas alcool, tu vois ? »**

Rémy à Salim
Extrait p.71

phane Louis, en introduction de cette bande dessinée veut faire comprendre que l'homme auquel il est rendu hommage ici était un "homme bon et en perdition". Permettre à Lulu d'accomplir dans cette fiction un total don de soi, semble participer d'une volonté de réhabiliter un père "poivrot" pour que jamais plus il soit traité ainsi et que le regard porté sur l'alcoolodépendance change...



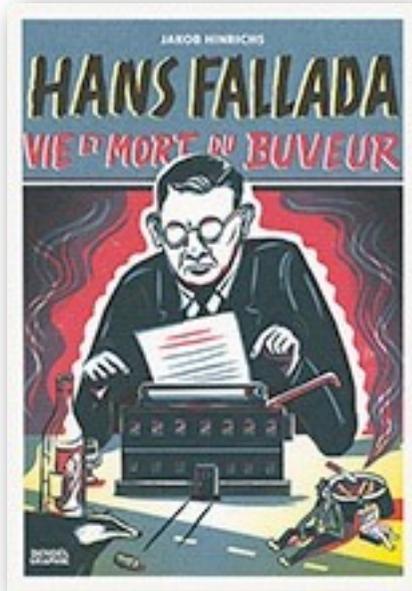
Mon père ce poivrot

Bande dessinée de Stéphane Louis
et Véra Daviet

Editions Grand Angle, 2019

72 pages, 16,90 euros

Aller plus loin



Hans Fallada
Vie et mort du buveur

Bande dessinée de Jacob Hinrichs
Denoël Graphic, 2015



Alcoolique

Bande dessinée de Jonathan Ames
et Dean Haspled
Editions Monsieur Toussaint Louverture
Nouvelle édition 2017



MOBILISATION GÉNÉRALE

A l'occasion de la publication officielle
du *Plan de mobilisation contre les addictions*
de la Mission interministérielle de lutte contre
les drogues et les conduites addictives

L

e plan national de mobilisation contre les addictions 2018-2022 de la MILDECA, publié en ce début d'année 2019, fait suite au plan de lutte contre les drogues et conduites addictives de 2013-2017. L'année 2018 que nous venons de clôturer était donc orpheline de plan, ce qui n'a heureusement pas empêché les professionnels de terrain de poursuivre leur travail et de faire remonter un certain nombre d'observations et de propositions constructives... Il faut souvent attendre un temps certain avant que les pouvoirs publics ne décident de les prendre en compte, d'éventuellement les valider, pour parfois se les approprier. Il est plus rare que ce soit l'inverse... Etant donné la difficulté que le gouvernement a eue pour accoucher de ce dernier plan, n'espérons pas qu'il soit porteur d'initiatives innovantes bousculant les règles établies et les dispositions déjà en place... Bref!! Les plans se succèdent mais, malgré leur plus ou moins fière allure, s'accumulent sans qu'aucune banque n'ait jamais été braquée. Car encore faut-il se donner les moyens financiers de ses ambitions. Faire le constat des difficultés rencontrées et problèmes à résoudre est une chose, tout mettre en oeuvre pour améliorer la situation en est une autre...

Mais rien ne sert de dénigrer pour dénigrer, il faut juger à point, car les bonnes intentions sont là, et il serait dommage de ne pas les valoriser même si certaines pourraient rester lettre morte quand la direction est donnée sans l'accompagner de moyens. A noter tout de même : la volonté de poursuivre l'expérimentation des salles de consommation à moindre risque avec l'objectif d'en ouvrir de nouvelles; celle d'axer la prévention sur les plus jeunes; celle de faire respecter l'interdiction de vente d'alcool aux mineurs; celle d'augmenter la taille des pictogrammes d'avertissement sanitaire pour les femmes enceintes sur les bouteilles d'alcool; celle d'augmenter le prix du paquet de cigarette pour atteindre les dix euros à l'horizon 2020... On peut regretter par contre, même si ce n'est pas une surprise, que d'autres mesures comme l'instauration d'un prix minimum à la dose d'alcool, ou l'élargissement de la réglementation de la publicité, n'ait pas été retenue.... On peut tout autant regretter cette volonté sans fin de pénaliser l'utilisateur de stupéfiants en mettant en avant le poids des symbo-

les (symboles qui ont bon dos), avec ce souci constant de se donner bonne conscience et de ne surtout pas être taxé de laxisme. Proposer un débat officiel, allant dans le sens d'une modification en profondeur des politiques publiques, reste malheureusement inenvisagé au sommet des institutions pour quelques années encore... La fameuse amende forfaitaire pour usages de drogues est encore d'actualité, et même s'il est dit que les sous récoltés seront redistribués dans la prévention, gageons qu'ils le seront probablement plutôt dans la lutte contre les trafics, lutte que l'on veut renforcer et sera donc plus coûteuse... Allez, suffit de sans arrêt taper sur des politiques qui, sommés de faire mieux, essaient tant bien que mal de ne pas faire pire. C'est déjà ça... L'essentiel étant de mobiliser tous les acteurs institutionnels et de terrain, et pas que dans le domaine de la santé, pour une approche pragmatique transversale, et non pas idéologique donc sclérosante, de ces problématiques.

Une dernière chose à noter, un détail peut-être : ce plan est titré "*Plan national de mobilisation contre les addictions*". La "*mobilisation*" a donc remplacé la "*lutte*" des précédents plans qui mettaient de plus en avant une lutte "*contre les drogues*", ce qui ne voulait pas dire grand-chose, convenons-en. Peut-être peut-on y voir un signe d'avancée dans les représentations ? La prochaine étape devrait donc logiquement être celle d'une modification du nom de la MILDECA qui reste encore à ce jour la *Mission Interministérielle de Lutte contre les Drogues Et les Conduites Addictives*...

Image d'illustration couverture : fotolia.fr



***Plan national de mobilisation
contre les addictions 2018-2022***

Mission Interministérielle de Lutte contre
les Drogues Et les Conduites Addictives
Rendu public le 8 janvier 2019

En accès libre sur le site de la MILDECA

Aller plus loin



Drogues, chiffres clés
7ème édition

OFDT, juin 2017



Jeunes et addictions

Sous la direction de François Beck
OFDT, décembre 2016



Guide pratique C.J.C

Fédération Addiction, 2012

CÉLINE
MINARD

Bacchantes

BRAQUAGE VINICOLE

.....

A propos du roman de Céline Minard
paru aux Editions Rivages

Bacchantes

L

e dieu du vin a décidé de frapper un grand coup et de narquer les humains en plaçant trois de ses groupies les plus dégantées et les plus imprévisibles au milieu de plusieurs milliers de bouteilles de grands crus avec autant de chances de voir le précieux stock, estimé à trois cent cinquante millions de dollars, être totalement anéanti ou vidé au compte-gouttes. Trois éléphants en patin à roulettes, au milieu d'un jeu de quilles, ont de quoi nous tenir en haleine pendant la centaine de pages que compte ce roman qui prend place en plein coeur de Hong Kong dans d'anciens bunkers de l'armée britannique, bunkers reconvertis en cave de luxe pour riches propriétaires-collectionneurs vinicoles du monde entier... *La Bombe, la Brune, la Clown*, telles qu'elles se font appeler, ont réussi à s'engouffrer dans ce que l'on pourrait appeler la banque centrale du pinard haut de gamme, à savoir un lieu hautement sécurisé où l'on ne place pas, à l'abri du monde extérieur, des lingots d'or mais des denrées bien plus précieuses aux yeux de ceux qui les ont placées là, à savoir des millésimes dont la valeur est inestimable. Ce coffre-fort des temps moderne, fruit probable de l'imagination de l'auteure, mais qui sait..., est non seulement considéré comme inviolable, mais permet, grâce à des systèmes de climatisation "multizone" hautement sophistiqués, de conserver le vin à une température idéale et constante de 13 à 13,5 degrés Celsius et à un taux d'humidité compris entre 65 et 75%...

Mais alors comment nos bacchantes ont-elles pu s'introduire là, et surtout quelles sont les motivations de leur prise d'otages un peu particulière ? Que veulent-elles et que réclament-elles ? A ces questions, somme toute assez récurrentes dans les situations de braquage réels ou fictionnels, nous n'aurons pas forcément plus de réponses arrivés au bout de la lecture de ce court roman. Elles sont pourtant essentielles pour la cheffe des forces de police, Jackie Thran, et pour Monsieur Coetzer, propriétaire de la fameuse cave d'excellence et ancien diplomate sud-africain reconverti en conservateur de boissons alcooliques millésimées... Ce dernier a déci-

**« Il y a des flaques
sombres et du verre
partout, en nappes,
en cristaux,
en morceaux.
Des culs de bouteilles,
des goulots,
des corps brisés
jonchent le sol. »**

Extrait p.29

dé de faire appel à un négociateur en la personne d'un de ses consultants Marwan Cherry, mais difficile pour lui de négocier quand les preneuses d'otages ont un sens de la communication pour le moins débridé. Elles ont réussi à détourner le système de caméra de surveillance pour se faire voir et entendre des policiers retranchés dans l'ancienne maison des gardiens, quand bon leur semble et pas toujours pour faire avancer le schmilblick. Elles font leur show au risque de se dévoiler petit à petit plus ou moins volontairement. Leur identification ne peut alors que faire craindre le pire. Nous avons affaire à trois spécialistes, la première de l'architecture militaire, la deuxième des pierres précieuses, et la troisième des explosifs. Ce qui ne gâche rien à l'affaire c'est qu'elles semblent, de surcroît, grandes amatrices et connaisseuses de vins.

Beaucoup de dégâts ont déjà été faits dans les bunkers, beaucoup de bouteilles ont déjà été bues, mais aussi cassées. Les otages tombent petit à petit. En restera-t-il ? L'intervention presse après pourtant plus de

« Quelle importance, monsieur Coetzer, n'êtes-vous pas fatigué de toutes ces appellations, ces cépages, ces millésimes, de tous ces chiffres ? »

Extrait p.89

soixante heures déjà de négociations infructueuses. Le compte à rebours est lancé car un typhon est attendu dans les heures qui viennent, typhon qui pourrait faire des dégâts dans la ville, mais sûrement pas autant, pour Monsieur Coetzer, qu'une implosion de sa cave de luxe. Le lieu doit avoir été débarrassé de ses assaillantes avant que les vents violents aient balayé Hong Kong. Notre propriétaire impatient décide finalement de se livrer aux trois filles pour essayer d'en savoir plus sur leurs intentions, essayer de négocier, et sauver ce qu'il peut. Il le fera à ses risques et périls non sans profiter de l'opportunité que lui

offrent les trois braqueuses de prendre le temps de déguster des vins de qualité supérieure sans se préoccuper de leur appellation...

Il souffle comme un vent de subversion sur ce récit, comme si toute cette affaire n'était en fait qu'un pied de nez à la spéculation vinicole internationale qui glorifie certains vins au détriment d'autres, et font monter les prix de façon plus ou moins artificielle. La loi de l'offre et de la demande accorde parfois peu d'importance à un contenu qui ne sera finalement dévoilé

lé qu'après un certain temps de vie cloîtrée. Elle repose en partie sur des tendances facilement manipulables pour peu que des “grandes gueules” fassent autorité en la matière et donc la pluie et le beau temps dans la profession... Nos trois bacchantes attachent peu d'importance à l'étiquette, tant qu'elles ont l'ivresse joyeuse et joueuse... Suivons le rat, personnage secondaire de l'intrigue, pour voir où il nous mène...



Bacchantes

Roman de Céline Minard
Edition Rivages, janvier 2019
112 pages, 13,50 euros

Aller plus loin

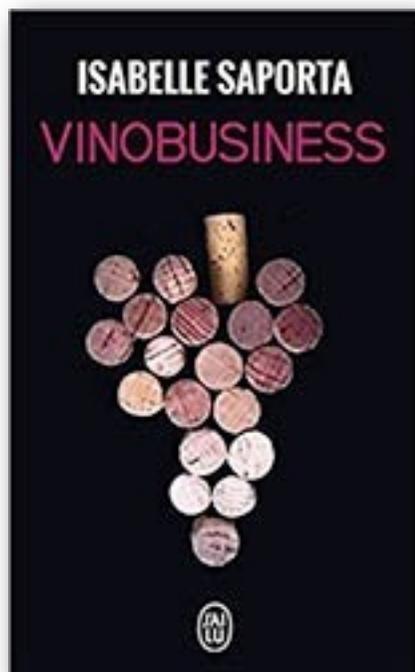


Mondovino

*Documentaire franco-américain
de Jonathan Nossiter*

Sortie française : novembre 2004

Durée : 2h15mns



Vinobusiness

Enquête d'Isabelle Saporta

Edition poche J'ai lu, 2015



AU MÊME MOMENT...

A l'occasion de la publication dans le journal
Le Monde d'un article de Clément Guillou
*La Russie continue de narguer
l'agence antidopage*

A

u même moment en Russie on fait mumuse avec l'agence Mondiale Antidopage... Il est des 1er janvier qui sonnent comme des sommations, mais qui n'en ont que la tonalité. A quoi bon brandir publiquement les bannières d'une lutte acharnée contre le dopage quand certaines agences bénéficient de largesses qui frisent le ridicule ? Ne nous emballons pas et revenons à ce qui fait que la nuit de la Saint-Sylvestre de l'agence russe antidopage, Rusada, ne fut en rien gâchée, comme on aurait pu l'imaginer étant donné les annonces des mois précédents... Le compte à rebours avait été lancé en septembre 2018. L'agence devait, avant le 01 janvier 2019, autoriser les experts de l'Agence Mondiale Antidopage (AMA) d'accéder aux données du laboratoire russe chargé d'authentifier les athlètes dopés. Mais, même si les conditions de récupération de ces données avaient été établies clairement en novembre, le laboratoire renvoya chez eux les experts se présentant le 17 décembre prétextant la non-conformité des équipements de recueil de données avec la législation russe... La confiance accordée au nouveau directeur de Rusada au lendemain des trois mois de suspension de l'agence, suspension qui vit la délégation russe interdite de Jeux Olympiques d'hiver de Pyeongchang, permit la réintégration de cette même agence, visiblement sous la coupe d'un gouvernement russe qui compte continuer à faire semblant d'être de bonne volonté. Malgré les menaces censées peser sur une nouvelle suspension en vue des prochains jeux olympiques de Tokyo, rien ne presse visiblement. Le mois de janvier, mais aussi sûrement les suivants, ne devrait en aucun cas déstabiliser ni le gouvernement russe, ni l'agence Rusada, ni le laboratoire concerné, ni enfin l'AMA pourtant considérée comme particulièrement discréditée aux yeux de son ancien directeur David Howman, inquiet pour l'avenir, et de ceux de l'agence américaine antidopage Usada... On s'insurge de tous les côtés, mais rien ne bouge car probablement personne n'osera appuyer sur le bouton éjectable une nouvelle fois (En tout cas sûrement pas le Comité International Olympique qui considère que Rusada a déjà payé sa dette à la société antidopage) de peur de froisser un Kremlin sensible à la défense de ses athlètes, dopés ou non, qui continueront quoiqu'il arrive à participer aux compétitions sous bannière neutre...

Quand l'équité sportive doit faire face à des considérations diplomatiques, le temps des compromis ou des compromissions est de mise, et les manœuvres en sous-main peuvent prospérer aisément sous la bannière #Pasdevague... Les enjeux géopolitiques et économiques ont depuis un certain temps pris le pas sur les enjeux sportifs, et aucune révélation journalistique ou autre ne semble porter ses fruits. Gageons que d'ici une vingtaine d'années, les championnats d'Europe d'athlétisme se passeront en Chine, que les coupes du monde de football se passeront en hiver (Ah tiens, c'est déjà le cas), que les jeux Olympiques d'hiver se passeront en été, et inversement... Ceci pour contenter les affairistes du monde entier. L'essentiel étant de participer bien entendu...

Image d'illustration : fotolia.fr



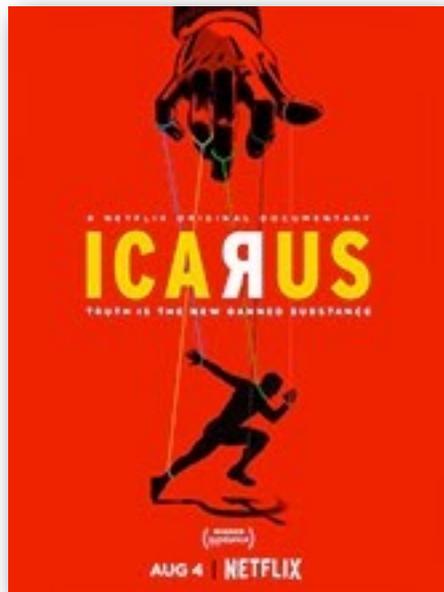
***La Russie continue de narguer
l'Agence Mondiale Antidopage***

Un article de Clément Guillou

Publié dans *Le Monde* le 02 janvier 2019

Article réservé aux abonnés du journal

Aller plus loin



Icare

*Un documentaire américain
de Bryan Fogel*

Août 2017

Durée : 1h50mns



La Fifa a étouffé l'enquête sur le dopage russe en vue du mondial

*Enquête Mediapart de Yann Philippin
du 23 novembre 2018*



**ÇAÏD
TRAFIQUANT
INFORMATEUR
ADOLESCENT**

14 ANS, ÂGE MÛR, ÂGE BÊTE

A propos du film de Yann Demange
Undercover - Une histoire vraie

A

quatorze ans, Ricky Jr. n'a déjà plus la vie d'un gamin. Et même si sa soeur aînée lui rappelle qu'il n'est pas encore un adulte à son âge, Rick a décidé d'aller plus vite que la musique et de tout faire pour que sa famille tienne encore debout, et qu'elle ne se contente pas de survivre financièrement. Et même si la ville de Détroit en 1984 a pris en plein visage la crise automobile et semble fantomatique quand on la traverse, surtout dans les quartiers

Est où vit la famille Wershe, il n'est pas question pour le jeune adolescent d'abandonner la partie et de se contenter d'aider son père à refourguer des armes trafiquées aux gangs du coin. Richard Wershe Sénior soutient seul cette famille, la mère ayant quitté le domicile sans qu'on ait plus aucune nouvelle d'elle. Il n'a pas l'apparence du père idéal, mais plutôt celle d'un quadragénaire qui fait au mieux avec les moyens du bord, mais semble mal s'y prendre. Et s'il veut donner à ses deux enfants l'image d'un gagnant qui préfère, toujours un peu en force, voir le verre à moitié plein et mettre en avant des projets d'avenir professionnels fragiles, Rick Junior et sa soeur Dawn ne sont pas dupes.

La vie ici à Détroit-Michigan est une impasse et cette famille est un désastre. Dawn, à peine majeure semble-t-il, déteste tant son père qu'elle préfère quitter le domicile familial pour se réfugier chez son dealer de crack qui est loin de faire bonne impression auprès de Rick et de son père. La cocaïne en poudre, dont on voit sommairement la transformation en crack dans deux-trois scènes du film, est la principale inquiétude de Richard Sr. Les années quatre-vingt sont les années d'émergence aux Etats-Unis de cette cocaïne basée, dont le nombre de consommateurs va monter en flèche durant la décennie. Comme le rappelle un des agents du FBI : si la Première Dame, en l'occurrence Nancy Reagan, demande publiquement aux jeunes de la nation de juste dire "NON", beaucoup continuent à dire "OUI", donc pas question de baisser la garde pour un gouvernement qui a décidé de mettre tous les moyens financiers, et en armes, nécessaires pour alimenter sa guerre à la drogue...

**« Détroit est
la seule ville où
tu peux brancher
ton cerveau à tes
couilles et faire
des étincelles! »**

Richard Sr. à son fils

Après que Rick ait vendu, avec une bonne marge, de faux AK-47 (pistolet mitrailleur russe), au gang du coin dirigé par Leo "Big Man" Curry et son frère Johnny "Little man" Curry, il réussit à se faire accepter très vite dans cette seconde famille noire-africaine où on le surnomme "White Boy Rick" à cause de son jeune âge et de sa couleur de peau qui tranche avec l'environnement. Il traîne avec les membres du gang dans leur hangar-QG, et est invité à les suivre dans les clubs bling-bling du coin. Il mène la "grande vie" de ce côté-là de sa vie, et le retour à la grisaille du "home suit home" n'a rien de réconfortant... Rick a de l'ambition, pas de celle qui te donne envie de devenir le roi, mais de celle qui te permet de t'élever au-dessus de ta condition financière du moment... Mais si Rick profite de son côté de ses amitiés dans le milieu pour vivre sa grandeur par procuration au plus près des caïds aux manteaux de fourrure et chaînes en or qui brillent, le FBI saura lui, de l'autre côté de la loi, profiter des relations du très jeune homme pour accomplir leur mission, somme toute assez basique, à savoir arrêter les "méchants dealers de crack qui vendent la mort en cailloux ça non c'est pas bien de leur part". Deux agents du FBI et un agent de la brigade des stupés décident, après avoir approché Richard Sé-

**« Regarde nous Papa.
Regarde notre vie.
Faut voir plus grand!
On peut y arriver.
On peut se remettre
à flot et redevenir
une famille... »**

Rick Jr. à son père

nior, de faire travailler son fils Rick Junior à leur compte en faisant peser la menace de poursuivre son père pour vente d'armes illégalement transformées, donc illégalement manufacturées, et de plus impliquées dans un meurtre récemment commis. L'adolescent de quatorze ans devient donc indic-infiltré et est invité à participer à un trafic de crack pour faire tomber les frères Curry. Une quantité importante de poudre lui est cédée par le FBI, charge à lui de la cuisiner et de la distribuer. Rick est piégé et doit accepter le deal. Il s'exécute pour protéger son père, mais semble prendre goût à l'odeur des dollars qui s'ac-

cumulent dans sa boîte à chaussures... On sent bien dès ce moment-là que les choses vont mal tourner et, quand on sait que l'histoire est inspirée de faits réels, on a vite fait de s'indigner, comme Richard Sr. le fera quand il l'apprendra, qu'un gamin de cet âge-là ait été impliqué par des représentants des forces de l'ordre dans cette guerre sans fin que mène

la police contre le narcotrafic, guerre qui a surtout fabriqué des victimes. Les intérêts financiers d'un côté ou carriéristes de l'autre, intérêts qui ne bénéficient qu'à certains, au détriment d'autres, et sont somme toute souvent éphémères, font malheureusement de l'ombre aux enjeux sanitaires et sociaux bien souvent glissés sous le tapis pour ne pas avoir à les affronter... Bref! Rick ne pourra pas sortir indemne de cette histoire, et on le sait dès le début malheureusement. Son rôle sera découvert par le gang, et la vie du jeune sera en danger comme son père l'avait pressenti.

Grâce à l'adolescent, les frères Curry seront finalement arrêtés, mais après avoir tenté de faire taire Rick en lui tirant une balle en pleine poitrine à bout portant. Il avait pourtant décidé d'arrêter toutes ces combines pour reprendre le cours d'un vie "normale"... Rick survie miraculeusement à ses blessures. De retour chez lui, et après quelques mois de convalescence, les maux du quotidien et la galère financière familiale refait surface. Rick réussit à convaincre son père de reprendre le trafic de crack en s'acoquinant avec un autre gros bonnet du trafic. Avec la réussite financière de Rick, la famille reprend du poil de la bête, mais pas pour très longtemps.

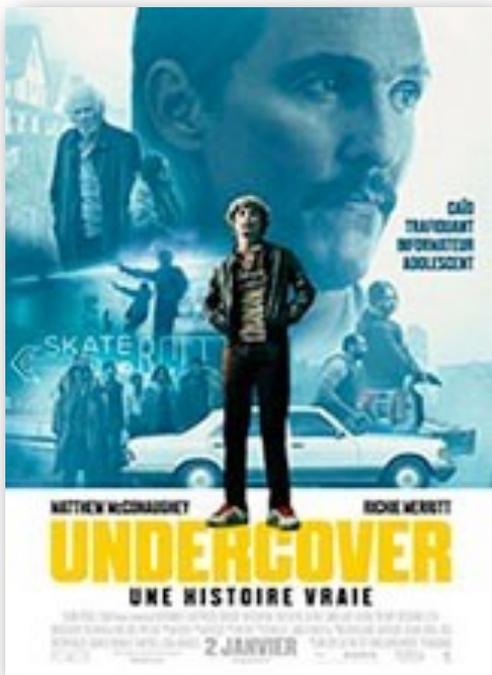
Malgré un dernier accord avec le FBI pour faire tomber des policiers corrompus et des collaborateurs du maire de l'époque, Rick est arrêté en 1987 pour détention et trafic de cocaïne. Malheureusement pour lui une loi de 1978, la 650-Lifer Law, veut que toutes personnes arrêtées avec plus de 650 grammes de stupéfiants soit automatiquement condamnées à la perpétuité, sans possibilité de libération anticipée. La quantité de cocaïne saisie dans les poches de Rick s'élève, elle, à 8000 grammes... Du côté du FBI tout le monde lui tourne alors le dos en dépit des accords oraux et des services rendus. Malgré l'abrogation par la suite de cette loi des 650 grammes par l'Etat du Michigan, et le fait que Rick ait été mineur au moment des faits, il aura fallu attendre trente ans pour qu'il bénéficie d'une libération conditionnelle. En 2017 il sort de prison, avec le soulagement de pouvoir enfin profiter de sa fille conçue avec une camarade de lycée quand il était encore adolescent. Mal-

**« Il a dix
sept ans!!
Vous êtes en train
de prendre
une vie!! »**

Le grand-père de Rick aux membres
du jury du tribunal

heureusement pour lui, une affaire de vol de voiture le ramènera très vite derrière les barreaux pour trois ans de plus. Quand le sort s'acharne... Le "petit blanc" a joué jusqu'au bout dans la cour de ceux qui, ne l'oublions pas, majeurs ou mineurs, sont le plus souvent condamnés aux Etats-Unis à de lourdes peines de prison pour n'avoir pas la couleur du produit qu'ils vendent. Même si le Président Obama a défendu une législation qui aligne désormais les peines de prison, jusque-là plus lourdes, concernant le crack, sur celle qui concerne la cocaïne en poudre, la justice américaine reste fragile sur cette problématique d'égalité devant la loi...

Dans cette histoire, chacun défend sa position en la légitimant. Le père considère que le droit de porter une arme et donc d'en faire un business, est une reconnaissance constitutionnelle. Le fils veut renflouer financièrement, mais illégalement, sa famille en mettant en avant la préoccupation légitime d'offrir à sa soeur un autre avenir que celui d'un squat à long terme dans une *crack-house*. La soeur justifie sa consommation chronique par une incompatibilité de vie auprès d'un père qu'elle haït tant. Le FBI justifie enfin la manipulation de l'adolescent par un combat "juste" contre les gangs du trafic de drogue... On a vite fait alors de pointer un peu vite du doigt ceux qui ne font pas comme il faut. Chacun essaie de servir ses propres intérêts avec peu d'égard pour les conséquences sociales, économiques, et sanitaires des uns et des autres... Simplifier et personnaliser les enjeux ne fait que compliquer la résolution de problématiques bien évidemment complexes. D'une nécessité économique à une ambition de grandeur au mépris des lois en vigueur, la bascule peut vite, dans certaines circonstances, s'opérer...



Undercover - Une histoire vraie

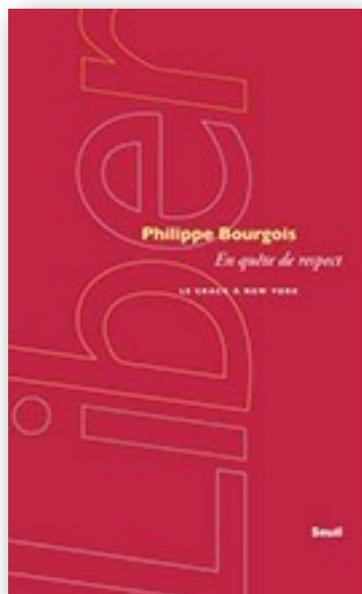
Titre anglais "White Boy Rick"

Film américain de Yann Demange

Sortie en salle française : 02 janvier 2019

Durée : 1h51mns

Aller plus loin

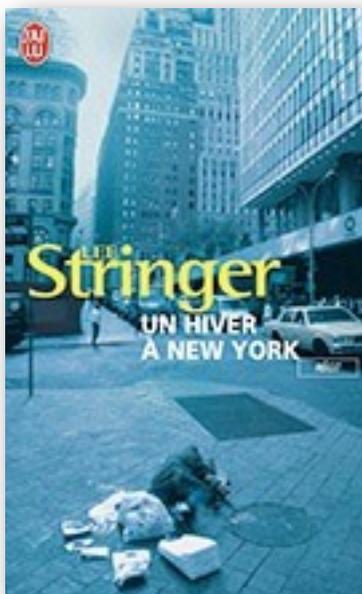


En quête de respect

Le crack à New-York

Essai de Philippe Bourgois

Edition Seuil, 2013



Un hiver à New-York

Roman de Lee Stringer

Edition Le Livre de Poche, 2004

Première publication : 1998



CITÉ DOPAMINE #01

FICTION



CITÉ DOPAMINE #01

FICTION

Projetons-nous dans un temps ou dimension imaginaire. Dans cette ville-monde, les drogues sont le quotidien de chaque citoyen. Certaines sont légales, d'autres illégales. Certaines circulent depuis des années mais d'autres apparaissent régulièrement. Certaines nous sont familières, d'autres sont fictionnelles... Dans cette Cité imaginaire, les produits dont l'usage et le trafic sont autorisés ou alors prohibés ne sont pas toujours ceux auxquels on aurait pensé... Bousculons nos repères... Les pages qui suivent sont tirées du journal de bord d'un journaliste observateur, enquêteur et polyconsommateur de drogues. En balade dans la ville, un moment, une image volée, une fenêtre ouverte ou fermée, un événement, déclenche une narration : souvenirs, sentiments, envies, réflexions, sensations, découvertes, ou simplement récits d'événements...

Chaque numéro de cette série accompagne chacun des numéros de la revue DOPAMINE.





uantité de produits addictifs qui circulent, présents depuis des lustres, découverts depuis peu, ou ressortis des entrailles de la Cité après quelques années ou décennies d'oubli... Une drogue ne disparaît pas totalement, elle se met juste à l'écart pour se faire oublier un temps et laisser la place à d'autres qui attendaient bien sagement leur tour, tapies sous une pile de dossiers et pipettes d'un chimiste averti qui en vaut donc deux. Si cette drogue réapparaît, c'est transformée souvent, et parfois plus vicieuse, avec son lot de satisfactions et de souffrances annoncées ou pas, va savoir ce qui nous tombera dessus après-tout... Les produits réveillent, endorment, ou bousculent la population qui résiste plus ou moins, ou pas du tout, va savoir comment elle peut réagir. On contrôle ou on se laisse aller au petit bonheur la chance en tentant au mieux de réduire les risques ou les dommages. Il n'est jamais trop tard pour limiter la casse. Les pouvoirs publics s'en mêlent alors avec leurs bagages encombrés de réglementations plus ou moins efficaces, mais empreintes de bonne moralité souvent exacerbée qui rassure les bonnes gens à tort ou à raison. Les "entrepreneurs de morale", comme on entend dire parfois, ne lâchent pas l'affaire et comptent bien se faire entendre. Il s'agit alors pour l'utilisateur de choisir entre les produits que l'on peut consommer sans se cacher, ceux qui nous mettent en infraction avec la loi, ceux qui nous mettront bien ou ceux qui nous mettront mal comme on dit... Au croisement de tous ces choix, des situations multiples avec des produits, des usagers et des contextes de vie tout aussi multiples. Ça me fait donc de quoi raconter, penser, réfléchir et écrire... La petite histoire de mes bouts de vie d'observation pour essayer de voir, de comprendre et de ressentir comment ça vit au-dedans et dans les parages d'une consommation simple ou plurielle. Messieurs Dames ça ira parfois chercher du cô-

té obscur de la force, mais on n'a rien à perdre à aller jeter un oeil où on n'oserait pas s'aventurer si on ne nous montrait pas du doigt où ça fait du bien et où ça fait du mal. Tant qu'on a affaire avec l'observation de l'âme humaine et à ses comportements tout en restant à distance pour ceux qui préfèrent, on est loin de prendre des risques, ou peut-être seulement ceux de comprendre et d'accompagner au mieux son voisin si besoin... Alors, à bon entendeur, c'est parti pour une balade sans détour ni faux-semblant, histoire de bousculer ses représentations et ses idées reçues qui ont souvent la vie dure... Prenez-moi la main et il ne vous arrivera rien de bien méchant, ça non croyez-moi on a diabolisé un peu vite et à outrance jusque-là, et le mythe risque de s'effondrer. On aura juste ici à voir avec le commun des mortels qui tente de faire sa place dans cette Cité Dopamine sans trop la ramener, non juste ce qu'il faut pour le minimum de considération sans a priori, jugement ou stigmatisation malvenue, croyez-moi il est toujours bon dans cette ville de garder le maximum de distance pour y voir clair, placer son regard au-dessus du brouillard d'une idéologie fumuse qui consiste à penser que notre société bien trop civilisée s'en sortira bien en faisant sans tous ces psychotropes à disposition, si c'était aussi simple Messieurs Dames j'irais poser mes fesses nues au milieu des champs en espérant une illumination de bonheur à portée de main... En attendant, je finis pour la journée ma fiole d'éthanide*, un mélange d'éthanol et d'alcide*, jus de ma composition, inspirée de celles de Shulgin, ce chimiste d'une autre Cité au-delà des océans qui nous en a fait voir de toutes les couleurs. L'éthanide, ça te met la pêche un temps, mais ça boussille ta mémoire à court terme. Impossible de se rappeler certains moments de la veille ou de l'avant-veille, moments passés sous effets en pleine conscience de ce que l'on va oublier, sûr. J'ai donc ces épisodes en réserve quelque part dans un coin du cerveau. Si l'hippocampe fait

bien son travail, elle ne devrait pas trop les endommager et me les restituer peut-être le jour où je me serai débarrassé d'une de mes nombreuses addictions. Je fais pénitence et hop-là me revoilà avec tout mon cerveau de gros bébé développé, rien n'est perdu. En résumé mes souvenirs reviendront quand j'aurai pris le recul nécessaire pour les digérer. Chaque nouvelle année commence avec ce petit espoir de m'y retrouver et les bonnes résolutions de moins de psychotropes à ingérer, fumer, injecter, sniffer ou plugger. Allez va pour tes promesses de gascon mon grand... Cette saloperie d'éthanide je sais bien qu'elle me tue à petit feu, mais en attendant je vis correctement et peux travailler en mettant de côté les mauvais souvenirs de la veille, ce qui n'est pas si mal après tout, faut bien avancer! La vie ne se met pas en suspend parce que t'as affaire avec une consommation compulsive, c'est tout le contraire. Elle se dresse devant toi ou se jette à ton cou pour que tu ne l'oublies pas... Pour ce qui est des notes à prendre pour ne pas oublier l'essentiel à retenir, j'ai ma réserve de carnets blancs imbibés de cette salive déposée à chaque occasion de m'écrouler de sommeil sur l'écriture. Des heures et des heures passées à parcourir la Cité en quête d'événements, mineurs ou majeurs, ça t'assomme un corps et un cerveau déjà bien sollicités sans ça. J'ai sûrement encore en impact les restes psychoactifs de la nuit du nouvel an passée seul à contempler la Cité à travers la baie vitrée, et à me demander ce qui m'attend de pire ou de mieux pour l'année à venir. En manque de sommeil à coup sûr. Le dodo est mérité Messieurs Dames comprenez que je passe mes nuits à essayer de recharger, parfois en vain, mes batteries... Je rêve de drogues parfaites, qui n'auraient que des avantages, et aucun inconvénient. La balance des bienfaits et des méfaits pencherait systématiquement du bon côté, et rien à redire alors, non juste limiter la prise de risque qui peut te faire basculer définitivement de "l'autre côté du miroir" on dit, à

courser des lapins blancs qui parlent et des méchantes petites bonnes femmes sans humour... Dans ces rêves je suis bien peinard dans une petite cabane en bois au milieu des champs, sans toute l'agitation de la Cité, je peux prendre soin de moi et faire attention, sans pression d'aucune sorte, à ma consommation. Je cueille ici ou là une ou deux baies sauvages, je cuisine deux trois psilocybes, j'infuse trois quatre boutons de Peyotl à la mode Apaches, je fume quatre ou cinq grammes de cannabis culture maison, et je prends note de tout ce que mon cerveau, mon estomac ou mes poumons me restituent de sensations diverses et variées pour calibrer et quantifier au mieux pour les jours à venir. Tous les produits sont à disposition avec une traçabilité sans faille. Des manuels du savoir consommer sans risque aucun ou presque sont à portée de main. Des conseils individualisés, et si nécessaire des soins, sont prodigués par des professionnels compétents et bienveillants qui savent s'intéresser à mon parcours et à ce que je vis en ce moment pour mettre en place les stratégies les mieux adaptées à une consommation récréative plutôt que pathologique...

** L'éthanide et l'alcide sont des drogues de fiction.*

Thibault de Vivies